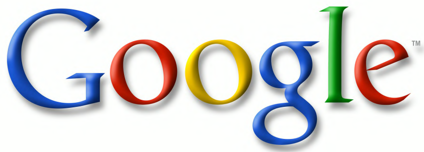


LES GRECS

AU

MOYEN AGE

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

LES GRECS

AU

MOYEN AGE

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

D. BIKÉLAS

TRADUITE DU GREC MODERNE EN FRANÇAIS

PAR

EMILE LEGRAND



PARIS

MAISONNEUVE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1878



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'auteur de cet écrit n'est point inconnu de ceux qui s'occupent en France de littérature grecque moderne.

Par ses poésies, par ses traductions en vers de Shakspeare, où l'élégance et la fidélité sont unies à une profonde connaissance de la langue grecque vulgaire, par d'autres œuvres encore, M. D. Bikélas s'est acquis une place des plus honorables parmi les écrivains de la Grèce moderne.

L'étude sur les Grecs au moyen âge a été publiée par l'auteur en 1874 (1), telle qu'elle

(1) Περὶ Βυζαντινῶν, μελέτη ὑπὸ Δημητρίου Βικέλα, ἐν Λονδίνῳ (William and Norgate), 1874.

avait été lue, dans une série de conférences, devant un auditoire grec, à Marseille. Nous en avons conservé la forme primitive dans notre traduction.

Cet ouvrage a été favorablement accueilli par le public grec, ainsi que par les critiques les plus compétents en France et à l'étranger. Chez nous, il a été cité avec éloges par M. E. Miller dans le *Journal des savants* du mois de janvier 1878; M. Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, lui a consacré, dans la *Revue politique et littéraire* du 6 juin 1874, un remarquable article, que l'on nous saura gré de reproduire à la suite de cette préface.

En Allemagne, un écrivain bien connu par ses publications d'auteurs classiques e de poésies en grec vulgaire du moyen âge M. le professeur W. Wagner, vient de faii paraître une excellente traduction du livre d M. Bikélas (1).

(1) Die Griechen des Mittalters und ihr Einfluss auf die päische Cultur. Gütersloh, c. Bertelsmann.

Les événements dont l'Orient est le théâtre donnent un intérêt d'actualité à ce résumé, fait par un Grec, d'une histoire que tant de liens rattachent aux questions qui, en ce moment, occupent à un si haut degré l'attention de l'Europe.

ÉMILE LEGRAND.

Paris, juin 1878.

ARTICLE DE M. A. RAMBAUD

(Extrait de la *Revue politique et littéraire* du 6 juin 1874.)

M. Bikélas (1) *vient de réunir en une brochure trois conférences qu'il a faites à la Société grecque de Marseille. L'auteur paraît s'être surtout proposé de rendre compte à ses compatriotes des plus récents travaux qu'a inspirés l'Empire grec, soit en France, soit en Angleterre ou en Allemagne, soit à l'Université d'Athènes.*

Fort du résultat de ses recherches comme de ses propres études, il s'attaque aux injustes préjugés qui, en Occident, pèsent encore sur la monarchie byzantine. L'opinion chez nous a presque toujours été impitoyable pour ce grand vaincu de l'Europe orientale, qui n'a pourtant succombé à la frontière extrême de la chré-

(1) M. Rambaud, dans cette notice, et M. Rangabé, dans son *Histoire de la littérature grecque moderne*, ont écrit le nom de notre auteur avec un V (Vikélas); nous ne pouvions que nous conformer à l'orthographe adoptée par M. Bikélas lui-même. (*Note du traducteur*.)

tienté, combattant le combat de la civilisation contre la barbarie universelle, qu'après une résistance dix fois séculaire. Il semble vraiment que nous ayons épousé contre les Byzantins les rancunes théologiques du quinzième siècle. On leur rend plus de justice dans l'Europe orientale, non-seulement chez leurs descendants les Grecs, mais chez les peuples slaves, et surtout chez les Russes. On y sait mieux apprécier les services qu'ils ont rendus à la sécurité européenne; on s'y rend mieux compte des efforts que leur a coûtés, des vertus qu'a exigées d'eux la lutte contre les invasions asiatiques. Si les Byzantins ont eu à défendre l'entrée de l'Europe contre les Huns, les Avars, les Turcs, et tous ces peuples barbares que les Iraniens appelaient si justement les fils de la nuit, en Bulgarie aussi et en Serbie on a combattu, sans avoir toujours la victoire pour soi, l'irruption des Ottomans; en Russie aussi on a cruellement souffert et rudement combattu dans la croisade de trois siècles contre les Tatars.

M. Bikélas cherche à réfuter l'opinion commune, qui ne veut voir à Byzance qu'une série de décadences, une longue décadence politique, des princes à la fois impuissants et despotiques, gouvernés par des eunuques et des moines fanatiques, un peuple uniquement occupé de vaines querelles théologiques ou ridiculement passionné pour les rivalités du Cirque, une armée sans bravoure, une diplomatie sans grandeur. L'histoire donne a priori *un démenti à ce préjugé. Ce n'est point*

uniquement avec des vices et de la corruption qu'un État peut se soutenir onze cents ans au milieu des plus terribles dangers qui aient jamais assailli une société chrétienne. Cette vitalité de l'Empire grec témoigne de ses vertus. Il n'a pu exister, comme le dit M. Bikélas, qu'au prix d'une « énergie continue, au dedans comme au dehors ».

On a calculé que, sur les quatre-vingts empereurs qui se succédèrent à Byzance, de la mort de Constantin à la prise de la capitale par Mahomet II, il y en eut quinze assassinés, sept aveuglés ou mutilés; que quatre furent enfermés dans des monastères et dix forcés à l'abdication. Cela prouve évidemment que le principe de l'hérédité monarchique ne reposait pas à Byzance sur des bases aussi fermes qu'en Occident. La même instabilité qui, faute d'une bonne loi sur la transmission, avait troublé le troisième siècle de l'Empire romain fut également funeste aux empereurs grecs. Toutefois il faut remarquer que ces morts tragiques ou ces abdications forcées des Vasileis *coïncident avec un nombre limité d'époques troublées, de situations révolutionnaires qui, dans la longue durée de l'empire grec, n'occupent en somme qu'un faible espace de temps. Les trois souverains qui succèdent légitimement à Théodose occupent le trône pendant soixante ans, les quatre* Vasileis *de la maison thrace règnent ensemble soixante ans, les cinq de la seconde maison de Thrace gouvernent quatre-vingt-quatre ans,*

la dynastie isaurienne reste au pouvoir quatre-vingt-six ans, etc. Voilà des exemples d'une stabilité aussi grande que dans la plupart des États occidentaux.

Il y eut, dans le nombre, des souverains incapables et misérables, mais bien moins qu'on ne peut l'imaginer. Cet élément d'instabilité qui se trouvait dans le pouvoir empêchait précisément qu'une dynastie en décadence ne se perpétuât trop longtemps et n'infligeât à l'Empire sa propre décrépitude. Les situations graves faisaient toujours surgir des hommes et des familles nouvelles qui rajeunissaient la monarchie. Un usurpateur apportait souvent sur le trône l'énergie d'un révolutionnaire, la vigueur et les habitudes laborieuses d'un parvenu. Le fondateur d'une dynastie devenait en même temps le restaurateur de l'Empire. On trouvera difficilement une liste de souverains plus brillante que celle qui comprend : Théodose le Grand; Justinien, le législateur; Héraclius, le vainqueur des Perses; Constantin Pogoniate, le vainqueur des Arabes; Léon l'Isaurien, Basile le Macédonien, Léon le Sage, Constantin Porphyrogénète, et ces trois braves empereurs, plus soldats que souverains, qui sans interruption se succèdent pour combattre les Sarrasins et dompter les Bulgares : Nicéphore Phocas, Jean Zimiscès, qui fut comme un autre Probus, et Basile le Bulgaroctone. La dynastie des Comnènes ne nous donne-t-elle pas trois grands empereurs : le politique Alexis, Calo-Joannès et le courageux Manuel? Il y

a de braves guerriers aussi et d'habiles politiques parmi les Lascaris et dans cette dynastie des Paléologues qui ne voulut pas survivre à la chute de Constantinople.

Que d'assauts ce malheureux Empire n'a-t-il pas eu à subir ! Aucun État européen, — je n'en excepte pas même la Russie, — n'a eu plus souvent à combattre pour l'existence. Les Byzantins, qui étaient pourtant le peuple le plus civilisé de l'Europe, ont eu à lutter contre toutes les variétés de la barbarie. D'Orient leur sont venus les Goths d'Alaric, les Huns d'Attila, les Avars de Baïan, les Petchénègues, les Chazars, les Ouzes, les Coumans, les Turcs de Bajazet-Ildérim et de Mahomet II. Au sud-est, il a fallu combattre les Perses fanatisés par Chosroès et les Arabes fanatisés par Mahomet. Il a fallu défendre les murailles mêmes de Constantinople contre les Slaves armés du lazzo *et de flèches empoisonnées, contre les Bulgares organisés à la romaine par leur tzar Siméon, contre les Russes, ces Normands du Nord, que leurs princes varègues, les Oleg, les Igor et les Sviatoslaf, conduisaient au pillage de la grande capitale. Quel nom donner aux croisés d'Occident et de Venise? A la façon dont ils traitèrent la métropole de la civilisation européenne, peut-on leur refuser le nom de* barbares?

Malgré tant de guerres, au milieu de tant d'alarmes et de périls, Constantinople étudiait, travaillait, com-

merçait. Elle maintenait au milieu des assauts de la barbarie les traditions civilisatrices d'Athènes et de Rome, préparant, malgré la malveillance de l'Europe papale, la grande Renaissance européenne.

La capitale de l'Empire grec était, au moyen âge, la plus grande cité commerciale et industrielle de la chrétienté. Par le négoce et le travail, elle avait amassé ces richesses qui excitaient l'âpre convoitise de tous les barbares et de tous les aventuriers, du Normand Bohémond, de l'Allemand Barberousse, du Vénitien Dandolo, aussi bien que du Russe, alors moitié pirate moitié marchand, aussi bien que du corsaire arabe, du noble hongrois et des tzars bulgares. Le juif espagnol Benjamin de Tudèle admirait, au onzième siècle, ce magnifique développement de la richesse publique qui s'épanouissait dans les splendeurs de Sainte-Sophie, dans les colonnes d'or et d'argent des églises, comme dans les mosaïques et les salons dorés du palais impérial. Constantinople était le grand entrepôt du commerce de l'orient et de l'occident, du nord et du sud. Dans les magasins, dans les bazars, dans les quartiers réservés aux étrangers, se rencontraient l'Arménien et le Génois, le Varègue et l'Égyptien, les sujets du khalife de Bagdad comme ceux du Pape et de l'empereur d'Allemagne. Parmi les industries byzantines figuraient en première ligne les tissus, les soieries, les tapisseries, la bijouterie, la mosaïque, les instruments

de musique. Constantinople était le Paris du moyen âge oriental.

Les beaux-arts y avaient pris une direction autre que dans la Grèce antique; mais ils n'y avaient point perdu de leur fécondité. N'était-ce rien d'abord que de conserver dans une Grèce romaine, dans une Athènes agrandie, devenue la plus grande forteresse d'Europe, cette immense collection de chefs-d'œuvre anciens que nous énumèrent les écrivains byzantins comme les voyageurs européens? A l'Hippodrome il y avait comme un peuple de statues : combien ont péri après la double conquête de la ville par les croisés de 1204, par les Turcs de 1453, et surtout pendant les trois ou quatre siècles de la barbarie ottomane! Mais Byzance n'a pas seulement été la gardienne d'un splendide musée; elle a créé un art nouveau qui a gardé son nom. De Sainte-Sophie, élevée par Justinien, procèdent Saint-Marc de Venise, les Sainte-Sophie de Kief, de Vladimir, de Novgorod, l'Assomption de Moscou, Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg, tout l'art byzantino-russe, qui a des représentants jusque parmi les cathédrales de la France méridionale. Et, comme le dit M. Bikélas, même dans cette mère des arts, *l'Italie, « les prédécesseurs et les maîtres de Raphaël furent d'abord les imitateurs, les copistes des modèles byzantins. »*

Quand l'Europe entière était plongée dans la barbarie, et que rien ne survivait de la courte Renaissance

tentée par Charlemagne, Constantinople conservait l'héritage de la littérature grecque et de la science romaine. La découverte d'un manuscrit de Justinien suffit pour amener dans le droit occidental une révolution. C'était assez qu'un homme eût étudié à Byzance pour qu'il devînt une des lumières de l'Occident; la supériorité de Luitprand sur tous les écrivains latins du dixième siècle tient assurément à sa fréquentation des Grecs. Notre Gerbert, qui parut à ses contemporains doué d'une science diabolique, n'était qu'un élève des Arabes; et qu'étaient donc les Arabes, sinon des élèves des Byzantins qui, au milieu des ruines accumulées par eux dans l'Égypte et dans l'Asie grecque, avaient retrouvé les grandes traditions civilisatrices? Et, assure Gibbon, si beaucoup d'œuvres antiques se sont conservées dans des traductions arabes, ce sont les Byzantins qui ont été les traducteurs. Non-seulement les Grecs se faisaient les conservateurs, les traducteurs, les interprètes, les commentateurs d'Aristote et de Platon; non-seulement ils copiaient les manuscrits et multipliaient les éditions des classiques, mais ils cherchaient à ne pas rester trop loin de leurs devanciers. Aucun siècle de cette civilisation byzantine, qu'on nous représente comme décrépite, n'a été stérile. Après les Basile et les Chrysostome, elle a eu l'historien Agathias, le pamphlétaire Procope, le poëte Pisidès. Au huitième siècle, elle a eu Jean Damascène, au neuvième Photius, au dixième Léon le Sage et le Por-

phyrogénète, au onzième siècle, à côté de Suidas et de Cédrénus, Anne Comnène, au treizième Nicétas; et cela continue ainsi jusqu'à Cantacuzène, jusqu'aux Grecs bannis de Constantinople qui vinrent initier l'Occcident barbare aux merveilles de la civilisation et de l'art antique. Nous ne parlons pas, dans cette revue, des chroniqueurs de second ordre : ce sont eux pourtant qui ont conservé aux Russes, aux Bulgares, aux Hongrois, aux Slaves d'Illyrie, leurs propres annales. Sans les chroniqueurs byzantins, que sauraient les chroniqueurs russes sur les origines de la « sainte Russie? »

Le droit romain, cette réaction contre le droit barbare, il nous vient de Rome; mais par quel intermédiaire? Par Byzance, par les Pandectes de Justinien et les Basiliques du Macédonien. M. Bikélas a raison d'emprunter au Français Mortreuil cette citation : « Après treize siècles, les compilations de Justinien représentent encore l'esprit du droit romain tout entier; la législation, dans ses codifications modernes, est encore soumise à ses prescriptions et à ses doctrines. »

Les discussions théologiques des Byzantins ont été souvent l'objet de nos railleries. On s'étonne que le peuple, que le souverain se soient passionnés pour un dogme ou pour une formule du Symbole. On oublie, dit M. Bikélas, l'intérêt vital qu'avaient les Byzantins à maintenir l'unité religieuse. L'unité politique en

dépendait. Cet Empire byzantin qui comptait parmi ses sujets, non-seulement des Grecs, mais des Serbes, des Bulgares, des Slaves, des Arméniens, des Syriens, des Valaques, des Turcs, des Arabes; cet Empire qui avait à sa tête tantôt un Thrace comme Léon Ier, tantôt un Slave comme Justinien, un Arménien comme Léon V ou Nicéphore Phocas, un demi-Khazar comme Léon IV, ne pouvait reposer sur l'idée de nationalité. L'Empire romain-grec n'était ni grec ni romain. « Aussi, remarque M. Bikélas, l'idée de patrie devait se concentrer en ces deux symboles : le labarum *de l'Empire et la croix avec son inscription hellénique. » Beaucoup de ces discussions théologiques, en elles-mêmes, étaient fort sérieuses : par exemple, dans la querelle des Images, il s'agissait de savoir si le christianisme deviendrait ce qu'il est devenu, ce qu'il devient dans certains pays d'Occident : une idolâtrie. Les empereurs iconoclastes ne réussirent pas complétement dans leurs tentatives de réforme : du moins ils arrêtèrent l'orthodoxie grecque sur une pente fatale, sur laquelle l'orthodoxie latine se laissa aller avec une complaisance inquiétante. Les théologiens byzantins étaient des hommes savants et sérieux. Il est douteux que beaucoup des fantaisies de notre théologie contemporaine eussent trouvé grâce à leurs yeux.*

On reviendra du préjugé qu'on a eu contre l'Église grecque si l'on songe que, par ses prédicateurs, elle a évangélisé tous les barbares de son voisinage; qu'elle a

christianisé l'Abyssinie et l'Arménie, la Bulgarie et la Russie; que ses missionnaires joignaient une science ingénieuse au zèle du prosélytisme, qu'ils civilisaient en même temps qu'ils convertissaient, qu'un Ulphilas a créé pour les Germains un alphabet gothique, Cyrille et Méthode, pour les Slaves, un alphabet et une littérature slavonne.

Constantinople, cette vaste ruche humaine, toute bourdonnante de travail intellectuel et matériel; Constantinople, cette grande métropole du commerce, de l'art, de la science, de la littérature, de la théologie, du droit, était en même temps une formidable place d'armes. Légistes et philosophes, artistes et industriels y étaient protégés par d'immenses murailles, par une flotte toujours active, par de vaillantes légions toujours en armes, surtout par la diplomatie, cette science vraiment moderne qui, de Byzance par Venise, ne s'est révélée que très-tard à l'Occident. Par la diplomatie, Byzance surveillait, divisait, contenait les barbares, les empêchant de venir inutilement se brûler à son feu grégeois, se faire couler bas par les éperons de ses galères ou exterminer par les piques de ses légionnaires grecs, arabes ou slaves. Que s'il fallait combattre, bravement on acceptait la bataille, même sans espérer la victoire.

A Byzance, comme le remarque M. Bikélas après Finlay, les mœurs étaient infiniment plus douces, plus chrétiennes, moins sanguinaires, plus chastes que

dans l'Occident contemporain. Une seule chose a manqué à cette société : la liberté du citoyen. Je ne parle pas de l'indépendance absolue, de la liberté sauvage, — dont ne jouissaient que trop les Albanais du Pinde, les Maïnotes du Péloponnèse, les Valaques du Balkan, — mais une liberté réglée par la loi. Mais dans quel pays chrétien a-t-elle jamais existé au moyen âge? L'Empire, pour conserver l'unité à tant d'éléments hétérogènes, était obligé de tendre les ressorts administratifs, d'exagérer — là où il le pouvait — la centralisation. Constamment en état de guerre, il n'était pas étonnant qu'il maintînt à ses chefs des pouvoirs dictatoriaux. Et combien, même avec cet excès d'administration, l'Empire grec avait mieux figure d'État civilisé que la plupart des anarchies féodales de l'Occident !

« Oui certes, conclut M. Bikélas, les Byzantins ont montré, dans la paix comme dans la guerre, des vertus que n'eût pas désavouées l'ancienne Grèce... Mais cependant, tout en rendant justice à leurs vertus calomniées, tout en vengeant leur mémoire insultée, nous devons reconnaître que leur souvenir n'échauffera jamais nos cœurs au même degré que les noms de Marathon et de Platée, jamais autant que la mémoire des héros et des sages de la Grèce antique. Pourquoi cela? Est-ce parce que le Parthénon est plus beau que Sainte-Sophie, ou parce qu'Athènes a enfanté Eschyle et Thucydide, tandis que Byzance ne nous a

donné que Photius? Non! C'est parce que Byzance ne nous élève pas l'âme, ne nous échauffe pas le cœur au même degré que la Grèce antique, par le double amour de la patrie et de la liberté. Voilà la vraie différence entre ces deux mondes qui présentent entre eux tant d'analogies. Voilà pourquoi, sans oublier Sainte-Sophie, les liens qui nous rattachent à Byzance, la Grèce moderne a toujours les yeux fixés sur la vieille gloire de ses aïeux, et pourquoi son cœur et son intelligence s'élancent toujours vers la Grèce antique. Voilà pourquoi le poète de la Hellade ressuscitée, lorsqu'il chante l'insurrection, n'invoque ni Constantin le Grand, ni Héraclius, ni les Comnènes, ni le dernier des Paléologues; mais, fléchissant le genou devant les trois cents des Thermopyles, il célèbre la liberté : « Sortie des ossements sacrés des Hellènes et forte de ton antique énergie, je te salue, ô Liberté... » (DENIS SOLOMOS, Hymne à la Liberté.)

Et pourtant, à côté de la gloire incomparable de la Grèce antique, je persiste à croire qu'il doit y avoir place dans la mémoire reconnaissante de la Hellade moderne pour la gloire moins éclatante de la Grèce byzantine. La Grèce des Héraclius, des Nicéphore Phocas et des Comnènes s'est trouvée dans une situation plus difficile que celle des Miltiade et des Thémistocle. Après Marathon et Salamine, Athènes fut débarrassée des barbares; Constantinople, pendant dix siècles, a vécu constamment sous la menace d'une invasion.

Un Xerxès plus terrible que celui d'Hérodote revivait à chaque siècle dans Attila, dans Alaric, dans Baïan, dans Chosroès, dans l'Arabe Mohaviah, dans le Bulgare Krum, dans le Varègue Sviatoslaf, dans le Seldjoucide Alp-Arslan, dans le Turc Mahomet II. Le génie de la barbarie revêtait sans cesse, pour assaillir l'imprenable Byzance, de nouvelles et formidables incarnations. Athènes n'eût pu élever le Parthénon, bâtir les Longs-Murs, applaudir Sophocle, écouter Périclès et Démosthène, si Platée ne lui eût assuré deux siècles au moins de sécurité. Que les Néo-Grecs soient indulgents pour le vieil Empire! Il a combattu longtemps et il n'est pas tombé sans gloire. Le dévouement du dernier des Paléologues ne nous paraît point, — en notre siècle où les empereurs se dévouent peu, — pâlir à côté de celui de Léonidas. Le poète de l'Indépendance fait bien de « fléchir les genoux » devant les trois cents qui moururent pour la liberté; mais les chanteurs populaires n'ont point oublié Constantin Dragazès, le despote qui mourut pour l'indépendance.

Dans le Recueil *récemment publié par M. Émile Legrand* (1), *nous voyons mourir l'héritier des* Vasileis. *Constantin apprend que les Turcs sont entrés dans Byzance, saccageant et profanant les églises.*

(1) *Recueil de chansons populaires grecques*, publiées et traduites pour la première fois par Émile Legrand. Paris, Maisonneuve, 1874.

« *Et quand Constantin Dragazès, l'empereur de Constantinople, — apprend cette nouvelle désolante, — il se lamente et rugit et ne peut se consoler ; — il saisit sa lance, il ceint son épée ; — il monte sur sa jument, sa jument aux pieds blancs, — et frappe sur les Turcs, ces chiens impies. — Il tua dix pachas et soixante janissaires ; — mais son épée se rompit et sa lance se brisa, — et il demeura seul, seul sans aucun secours. — Il leva les yeux au ciel et dit : — « Seigneur tout-puissant, créateur du monde, — aie pitié de ton peuple, aie pitié de Constantinople. » — Et un Turc le frappa sur la tête, — et le pauvre Constantin tomba de sa jument, — et il resta étendu par terre dans la poussière et dans le sang. — Ils lui coupèrent la tête et la plantèrent au bout d'une lance, — et ils ensevelirent son corps sous le laurier.* »

Ce chant ouvre dans le recueil de M. Émile Legrand la série des « chansons clephtiques ». Après Constantin, la muse populaire commence à chanter la jeune fille de Cordyle, qui à elle seule défendit sa ville natale et tuait mille Turcs par sortie (quinzième siècle), ou le capitaine d'armatoles Malamos, qui prit Arta et faillit surprendre Janina (seizième siècle), ou Nicolas Tsouvaras, qui marchait au combat avec l'étendard rouge et bleu, orné des images du Christ et de la Vierge ; ou enfin les héros du dix-septième et du dix-huitième siècle, les Stournaris, les Flôros, les Dé-

motsios; et Tsolkas, qui combattit trois jours et trois nuits sans boire ni manger, et maître Jean, qui appela les Russes, en 1770.

Ainsi donc, par les braves de la Thessalie, de l'Albanie, du Péloponnèse, « faucons du Pinde, aigles d'Hydra, vautours d'Agrapha », Constantin Dragazès donne la main aux héros de l'Indépendance, aux Phôtos Tsavellas, aux Karaïskakis, aux Botsaris. Sa mort a été comme la protestation suprême de l'Hellénisme vaincu; les armatoles et les clephtes, que la poésie populaire a chantés avec lui, ont relevé sa protestation et, pendant quatre cents ans, empêché qu'il ne s'établît dans la péninsule hellénique la prescription de l'esclavage. Par là, M. Bikélas le reconnaîtra lui-même, la mort de l'empereur aux brodequins de pourpre se rattache aussi directement que celle des trois cents Spartiates à la grande lutte nationale de 1825. *Le patriotisme grec doit être fier de son dernier représentant couronné. Les Turcs, suivant la chanson épique, l'ont bien enterré sous les lauriers : ce ne sont pas les Grecs qui voudraient exclure de leur Panthéon national son buste impérial couronné de lauriers.*

Multa renascentur quæ jam cecidere.....

Qui sait si nous ne sommes pas destinés à voir revivre, après l'empire de Barberousse, celui des Comnènes, à voir renaître l'empire d'Orient avec ses provinces grecques, albanaises, slaves et valaques? La force

des choses, les lois physiques mêmes tendent chaque jour à effacer la trace des événements de 1453 et à rendre la péninsule à ses anciens habitants. Ethnographiquement, l'élément turc s'élimine chaque jour devant l'élément slave et hellénique; politiquement, l'influence chrétienne s'accroît chaque jour dans l'administration provinciale et dans les conseils du Sultan. Il n'est point impossible que, sans guerre et sans révolution violente, la presqu'île des Balkans ne redevienne un grand État chrétien. Alors, — M. Bikélas peut s'en fier à l'esprit moderne, — la liberté politique, qu'il cherche vainement dans l'ancienne constitution byzantine, aura sa place dans le nouvel Empire byzantin.

LES GRECS

AU MOYEN AGE

I

Introduction. — Partage de l'Empire romain. — Empereurs d'Orient. — Invasion des barbares. — Ennemis septentrionaux. — Ennemis asiatiques. — Croisades. — Destruction de l'Empire.

Je voudrais, dans la mesure de mes forces, montrer quel fut en réalité le monde byzantin. Je n'ai point, assurément, l'intention de condenser en quelques pages la féconde histoire dix fois séculaire de l'Empire grec, ni d'approfondir cette époque dans toutes ses phases importantes; ce que je me propose, c'est simplement d'attirer l'attention sur quelques conclusions générales, auxquelles conduit l'étude de cette histoire, et de rechercher jusqu'à quel point peut se justifier l'impression défavorable que provoque aujourd'hui encore le nom même de Byzance et des Byzantins.

Quelles pensées, en effet, ce nom éveille-t-il en

nous? Comment, jusqu'à ce jour, avons-nous appris à nous représenter l'époque byzantine? Avouons-le franchement, suivant l'opinion la plus répandue, l'Empire byzantin était une monstruosité politique, où des empereurs incapables se succédaient, se crevant les yeux l'un à l'autre; où il n'y avait ni valeur ni capacité militaire, sinon peut-être chez les mercenaires étrangers qui tantôt offraient leurs services, tantôt s'imposaient à un gouvernement détestable; où l'Église et l'État confondus formaient un affreux mélange; où tout le monde s'occupait de puériles questions théologiques, mais sans qu'il existât un véritable sentiment religieux; où, au lieu d'un peuple et d'une nation, il n'y avait que des eunuques gouvernant et des esclaves gouvernés; où les savants, lorsqu'ils n'échangeaient pas des injures dans des débats théologiques, écrivaient des poèmes en forme d'œuf ou d'hirondelle; où enfin la civilisation dépérit en se flétrissant. En un mot, l'Empire byzantin est aujourd'hui encore dépeint comme digne de ce surnom méprisant d'*Empire de la décadence,* par lequel l'Occident a fini par le caractériser (1).

(1) Le mot *bas* appliqué à l'Empire d'Orient sert à le distinguer, au point de vue du temps et du lieu, de la période précédente de l'Empire romain. Dans le dictionnaire de l'Académie et dans celui de M. Littré, c'est l'une ou l'autre de ces deux significations qui lui est donnée.

Mais est-ce bien là l'Empire byzantin? Son existence de dix siècles suffirait seule à prouver le contraire. Et l'on ne peut pas attribuer la longue durée de cet Empire à son inaction et l'expliquer en prétendant que les causes de dissolution et de ruine lui ont manqué. Au contraire, l'histoire byzantine nous présente le spectacle d'une activité non interrompue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur A l'extérieur, depuis sa fondation jusqu'à sa chute tragique, l'Empire ne cesse de combattre contre des hordes successives de barbares. Il est vrai qu'il ne triomphe pas toujours; mais, même vaincu, il ne se dissout pas, il ne se décompose pas. Il résiste et continue de combattre, montrant ainsi, jusque dans ses revers, la puissance de son organisation et de sa vitalité.

A l'intérieur, il combat les hérésies et élève sur des bases solides et durables l'édifice de l'Église, et en même temps il conserve et complète la législation romaine, fondant ainsi les principes du droit qui maintenant encore régit en grande partie l'Europe.

Tandis que s'accomplit ce double travail d'organisation religieuse et législative, les Byzantins ne laissent pas s'éteindre le flambeau du savoir antique; il est vrai qu'ils ne produisent plus de chefs-d'œuvre, mais du moins ils conservent les traditions de l'intelligence hellénique.

Le gouvernement des empereurs ne néglige pas non plus la prospérité matérielle de ses sujets. Même s'il n'y avait pas de preuves historiques de la supériorité des Byzantins, durant tout le moyen âge, en tout ce qui constitue le bien-être d'un État, les ruines nombreuses de travaux publics, subsistant encore après tant de barbarie, suffiraient seules à nous convaincre que les peuples byzantins, comparés surtout avec leurs contemporains, ne pouvaient porter contre leur gouvernement les accusations partiales que l'Occident persiste à formuler contre lui.

Assurément, le monde byzantin ne saurait être considéré comme un modèle de civilisation ou de morale politique; il a eu, sans doute, ses vices et ses hontes; il contenait en lui-même, comme tout autre corps social ancien ou moderne, le ver de la destruction; il eut ses périodes de décadence. Mais il eut aussi ses périodes de grandeur, et, à l'époque de sa prospérité, il offrait la plus parfaite organisation politique d'alors. Son existence préserva et sauvegarda les plus précieux intérêts de la vraie civilisation; et cela, on peut bien le dire, à chacune des phases de sa longue histoire.

Préserver et sauvegarder la civilisation à l'époque de barbarie que nous appelons le moyen âge, voilà à quoi Byzance fut particulièrement

prédestinée dans la suite de l'histoire universelle. Il ne faudrait point rechercher dans ce passé des traces d'une originalité féconde. La mission de l'empire byzantin n'était pas de créer, mais plutôt de conserver; et cette mission, il la remplit au profit de la renaissance future de l'Europe. Aussi était-ce une impardonnable injustice de la part du monde régénéré de méconnaître ce qu'il devait à Byzance, et de défigurer l'histoire pour s'alléger du fardeau de la reconnaissance.

Lorsque, achevant d'exécuter les projets de Dioclétien, Constantin le Grand transporta sur les rives du Bosphore le véritable siège de l'empire, centre de l'État auquel il donnait une nouvelle vie par une religion nouvelle, il se proposait de rendre le gouvernement plus fort, la dynastie plus solide, en les arrachant l'un et l'autre à l'influence subversive des légions et des camps. Ce but fut rempli au-delà de l'attente de Constantin. Sous son règne et sous celui de ses successeurs, tandis que l'Empire restait encore un et indivis, déjà sa partie occidentale menaçait ruine. Lorsqu'il fut définitivement partagé entre Arcadius et Honorius, les deux fils de Théodose le Grand, on vit bientôt que la nature et la fortune des deux

portions du monde romain étaient différentes et complètement distinctes, que la vieille Rome se mourait, tandis que la nouvelle, la Rome chrétienne et hellénisée, avait encore devant elle une vaste carrière de vie et d'activité.

A partir d'Honorius, et pendant quatre-vingts ans, la chute de l'Empire romain en Italie est rapide, et le onzième successeur de ce prince, Romulus Augustule, clôt sans gloire la série des empereurs d'Occident, tandis que le cinquième successeur d'Arcadius, Zénon, monte sur le trône de la nouvelle Rome.

D'Arcadius jusqu'au dernier Constantin, c'est-à-dire pendant mille cinquante-huit ans, quatre-vingts empereurs légitimes gouvernèrent l'Orient (1). Soixante-treize d'entre eux peuvent être compris en dix dynasties ou, pour mieux dire, en dix séries d'empereurs. Les souverains de chacune de ces séries ne règnent pas tous de père en fils, mais ou ils sont proclamés suivant le choix de leur prédécesseur, ou ils épousent sa veuve ou sa fille, ou bien enfin ils se substituent

(1) Voyez en appendice le tableau des empereurs composé d'après la *Chronographie byzantine* de E. MURALT. Les numismates portent à un chiffre plus élevé le nombre de ceux qui ont eu le titre d'empereur, en y comprenant les fils ou les parents de beaucoup de souverains qui furent simplement proclamés Augustes, ou quelques rebelles dont la proclamation ne fut pas légitimée par une occupation définitive du trône.

à lui de son vivant ou, après sa mort, s'imposent comme tuteurs de ses héritiers légitimes, encore mineurs.

De manière ou d'autre, chacune de ces dix dynasties comprend des membres de la même famille ayant régné successivement, ou des princes élevés au trône par la volonté ou avec l'assentiment de la famille impériale et la contin ant en quelque sorte.

Ainsi les trois successeurs de Théodose règnent plus de soixante ans; Léon et ses trois successeurs, soixante ans également; Justin et ses quatre successeurs, quatre-vingt-quatre ans. Le dernier de ceux-ci, Maurice, est assassiné par Phocas. Après Phocas, six empereurs de la famille d'Héraclius occupent le trône pendant tout un siècle, y compris les dix ans durant lesquels Léonce et Apsimare interrompent le règne de Justinien II. Ensuite, trois empereurs, n'ayant occupé le trône que pendant quatre ans environ, préparent la voie aux Isauriens, qui gardent le pouvoir pendant quatre-vingt-six ans. Après eux, trois princes de la maison de Nicéphore règnent onze ans, Léon l'Arménien sept ans, et quatre empereurs de la famille de Michel le Bègue quarante-sept ans. Dès lors, la monarchie devient réellement héréditaire, et, pendant six siècles entiers, trois séries dynastiques seulement

occupent le trône, à savoir dix-sept empereurs de la dynastie macédonienne pendant cent quatre-vingt-dix ans, dix-huit de la maison des Comnènes pendant plus de deux siècles, et enfin les Paléologues durant cent quatre-vingt-dix ans.

En d'autres termes, sept princes seulement, ayant régné en tout environ trente ans, interrompent la suite de dix dynasties. Il est vrai que ces dynasties ou séries ne règnent pas toutes paisiblement, et la couronne ne passe pas toujours d'une tête sur l'autre sans crimes ou sans violentes commotions. En résumé, des empereurs qui ont occupé le trône de Byzance (et dans le nombre il y a quatre femmes), quinze sont tués (1), sept ont les yeux crevés ou sont mutilés (2), quatre sont déposés et enfermés dans des monastères (3), et dix abdiquent plus ou moins volontairement (4).

(1) Maurice, en 602. — Phocas, en 610. — Constantin III, en 641. — Constance, en 668. — Léonce, en 705. — Tibère, en 705. — Justinien II, en 711. — Léon V, en 820. — Michel III, en 867. — Nicéphore Phocas, en 969. — Romain III, en 1034. — Alexis II, en 1183. — Andronic I, en 1185. — Alexis IV, en 1204. — Mourzouphle, en 1204.

(2) Héracléonas, en 641. — Philippique, en 713. — Constantin VI, en 797. — Romain Diogène, en 1071. — Isaac l'Ange, en 1195. — Alexis III, en 1204. — Jean IV, en 1258.

(3) Irène, en 802. — Staurace, en 811. — Théodora, en 856. — Romain Lécapène, en 944.

(4) Anastase II, en 716. — Théodose III, en 716. — Michel I, en 813. — Michel V, en 1042. — Michel VI, en 1057. — Isaac Comnène, en 1059. — Michel VII, en 1078. — Nicéphore Botaniate, en 1081. — Andronic II, en 1328. — Jean Cantacuzène, en 1354.

Cette liste sinistre indique suffisamment combien d'horribles scènes il y a dans l'histoire byzantine. Ces ombres, qui obscurcissent ce qu'il y a de beau et de glorieux dans les pages de cette histoire, paraissent jusqu'à un certain point autoriser les accusations dont l'Empire d'Orient porte encore le poids.

Mais il est impossible d'émettre sur une période historique quelconque un jugement équitable et juste, si l'on ne considère que le bien ou si l'on ne considère que le mal. Juger les Byzantins d'après les crimes qui souillèrent les palais de Constantinople, c'est comme si l'on voulait juger les Français uniquement d'après les massacres de la Saint-Barthélemy, les scènes de 1793, ou la Commune parisienne de 1871.

La responsabilité des commotions et des crimes dynastiques des Byzantins ne doit pas peser sur le cours entier de leur histoire. De longues périodes de règne paisible d'empereurs légitimes sont interrompues par des époques de trouble et d'anarchie; alors des querelles de famille profanent la sainteté du trône, ou bien ceux qui prétendent au pouvoir, déchirant l'Empire, se succèdent les uns aux autres jusqu'à ce que le plus capable d'entre eux, affermi sur le trône, devienne le fondateur d'une longue dynastie. Ainsi, depuis Honorius, il se passe deux cent deux ans

jusqu'au jour où Phocas, meurtrier de son prédécesseur, est tué par Héraclius. Héraclius meurt sur le trône, mais ses successeurs déshonorent l'histoire byzantine par une première suite de forfaits accumulés. En soixante-dix ans, de 641 à 711, on compte six empereurs assassinés ou mutilés. Ces soixante-dix années funestes sont suivies d'une période égale pendant laquelle règne la dynastie puissante des Isauriens, jusqu'à ce que Irène dépose son fils et lui crève les yeux. Ce forfait est le prélude de nouveaux crimes, du meurtre de Léon l'Arménien (820) et de Michel III (867). Mais l'assassin de ce dernier, Basile le Macédonien, devient le fondateur d'une dynastie qui règne pendant deux siècles.

La plus déplorable époque de l'histoire byzantine, la période pendant laquelle les meurtres et les mutilations se suivent de plus près, ce sont les temps de l'invasion et de la conquête franques, alors que l'Orient se trouve en contact immédiat avec l'Occident. De 1183 à 1204, dans un intervalle de vingt ans, quatre empereurs sont tués et deux ont les yeux crevés sur le trône chancelant de Byzance.

Je ne signale pas cette triste coïncidence, pour rejeter sur les Francs la responsabilité de cette suite de crimes; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que le contact continuel et inin-

terrompu des éléments sauvages qui entourent l'empire depuis le commencement jusqu'à la fin de cette période, explique, s'il ne les justifie pas, ces lamentables épisodes de l'histoire byzantine. Les Byzantins ne purent pas se soustraire entièrement à l'influence de leurs contemporains et de leurs voisins, quoiqu'ils leur fussent supérieurs à tous égards. Gardiens de la civilisation antique, ils se maintenaient bravement debout au-dessus du déluge de barbarie qui couvrait alors le reste du monde; mais les flots de ce cataclysme s'élevaient parfois jusqu'aux sommets, sur lesquels était conservée par eux l'arche des anciennes traditions (1).

(1) Lorsque les modernes accusent les Byzantins de cruauté, ils ne doivent pas oublier que, dans l'Europe occidentale, les mœurs et la législation du moyen âge surpassent en férocité tout ce que put inventer le despotisme byzantin. Le lecteur, sans avoir besoin de recourir aux livres d'une érudition spéciale, peut aisément se convaincre de cette vérité en feuilletant l'agréable et instructif ouvrage de M. Paul Lacroix, *Mœurs et Usages au moyen âge*. Édouard II, roi d'Angleterre, pris par ses ennemis, fut jeté sur un lit, et, pendant qu'on le tenait à la renverse à l'aide d'une table posée sur son corps, il fut mis à mort avec un fer rouge qu'on lui introduisit dans les entrailles (1327). Au quinzième siècle, Louis XI, roi de France, fit jeter les deux fils du duc de Nemours qui venait d'être décapité, dans des fosses coniques, où les prisonniers ne pouvaient ni s'asseoir, ni s'allonger, ni rester debout, et deux fois la semaine ces jeunes gens étaient tirés de leur cachot pour être fouettés. Ces deux exemples de crimes royaux, pris au hasard parmi tant d'autres, suffisent, non pas assurément à justifier les Byzantins, mais à nous persuader que, au milieu de la barbarie du moyen âge, ils ne sont ni les seuls, ni les plus coupables. Cf. Finlay, *Histoire byzantine*, tome I, page 445, en note.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de l'histoire des empereurs grecs nous montre que le but de Dioclétien et de Constantin fut atteint, et manifeste les tendances des peuples byzantins pour la légitimité, tendances qui prennent surtout un caractère plus persistant dans les six derniers siècles de la longue existence de cet empire. Ces tendances, Byzance ne les tenait sûrement pas de Rome; au contraire, le manque d'une organisation puissante, qui aurait assuré la succession du trône, ne contribua pas peu à paralyser l'Empire d'Occident et à hâter sa chute. A Byzance, il y a, dès le principe, un continuel effort pour corriger ce mal, jusqu'au jour où se forme enfin en Orient la légitimité de la monarchie (1).

Il serait difficile d'affirmer si le cérémonial asiatico-romain, qui caractérise la cour de Constantinople, fut l'effet ou la cause du sentiment monarchique qui prévalut de plus en plus en Orient. Constantin Porphyrogénète et Codin nous ont laissé sur ce cérémonial des écrits qui peuvent bien provoquer un sourire de mépris. Pourtant, si nous considérons combien, en Angleterre, la conservation fidèle de coutumes surannées et souvent ridicules peut marcher de pair avec le plein exercice de la liberté politique et indivi-

(1) Voyez Rambaud, *l'Empire grec au dixième siècle*, page 23.

duelle, nous hésiterons à choisir ce fait pour lui attribuer la décadence graduelle de l'empire byzantin (1).

D'ailleurs, si nous voulons juger d'après les résultats, nous ne pouvons condamner la cour byzantine comme le constant séjour de princes frivoles et efféminés. Je ne me ferai assurément pas l'avocat des eunuques dont la foule déshonorait les palais des empereurs, je ne justifierai pas les crimes qui furent commis dans ces palais; mais je ne veux pas qu'on oublie que les mâles vertus n'abandonnèrent jamais longtemps le trône byzantin, et que la plupart de ceux qui l'occupèrent n'étaient pas indignes de leur haute position, et ne déshonorent ni les pages de l'histoire, ni les peuples dont ils représentent la vie.

Il n'entre pas dans mon plan de suivre la liste de tous les empereurs byzantins, mais la mention seule de quelques-uns d'entre eux suffira à démontrer ce que j'avance.

Je citerai par siècle un ou deux noms, capables à eux seuls d'honorer chaque période de l'histoire byzantine.

(1) Voyez sur la cour des empereurs byzantins le sixième chapitre du 3e volume de *Constantinople*, par SCARLATOS D. BYZANTIOS. Dans cet ouvrage agréable et rempli de connaissances historiques, le savant écrivain décrit d'une plume habile et exercée Constantinople et ses habitants à toutes les époques de sa longue histoire. Voir aussi Paparrigopoulos, tome V, pages 26 et suivantes.

Ainsi, au sixième siècle, Justinien, qui régna quarante ans, par ses conquêtes rend au nom romain son antique grandeur, et par ses constructions embellit la capitale et d'autres villes situées même dans les provinces les plus reculées de l'empire, tandis que, comme législateur, il prend dans l'histoire la place éminente qu'il occupe encore aujourd'hui.

Le septième siècle est rempli par le grand nom d'Héraclius, qui continue l'œuvre d'Alexandre le Grand en luttant victorieusement contre les Perses. Son arrière-petit-fils, Constantin Pogonat, fidèle aux héroïques traditions d'Héraclius, résiste courageusement aux incursions réitérées des Arabes contre Constantinople et, repoussant le torrent de la conquête mahométane, en délivre le monde européen.

Au huitième siècle, Léon l'Isaurien, fondateur d'une nouvelle dynastie, sauveur de Constantinople et réformateur de l'Empire, donne une nouvelle impulsion au monde byzantin. Léon et son fils Constantin Copronyme échouèrent, il est vrai, dans leurs tentatives pour régénérer l'Empire; les ennemis de leur réforme religieuse, en détruisant les monuments de l'histoire contemporaine, ont voulu ternir l'éclat de leur nom; mais, malgré l'obscurité qui voile encore l'histoire de leur époque, la figure de ces deux prin-

ces ne nous apparaît ni moins grande ni moins fière.

Au neuvième siècle, Basile le Macédonien, chef d'une dynastie nouvelle et réformateur de la législation byzantine, relève la puissance de l'Empire, qui, sous lui et sous ses successeurs, traverse une longue période de grandeur et de prospérité.

Au dixième siècle, la nécessité de se défendre contre les Musulmans et les Bulgares porte au trône des hommes éminents, tels que Nicéphore Phocas, Jean Zimiscès et Basile le Bulgaroctone.

Au onzième siècle, trois générations de Comnènes, Alexis, Calo-Jean et l'héroïque Manuel, au milieu d'intrigues et de déchirements de toute sorte, entourés d'ennemis terribles et d'alliés perfides, parviennent cependant à sauvegarder la gloire du trône et la sûreté de l'Empire.

Au douzième siècle, Lascaris et Vatace montrent des vertus exceptionnelles au milieu des calamités nationales, et jettent un dernier éclat sur la majesté expirante du trône, jusqu'au jour où Michel Paléologue, reconquérant Constantinople, ouvre la voie à une seconde période byzantine..

Tous ces empereurs et beaucoup d'autres ont laissé dans l'histoire un nom ineffaçable. Si l'ignorance ou la malignité a jeté pendant longtemps

une ombre sur leur renommée, l'impartialité des historiens modernes a enfin commencé à venger leur mémoire.

Et ce n'est pas seulement sur le trône qu'il faut chercher les grands noms de l'histoire byzantine. Pendant toute la durée de l'Empire, jamais il n'y eut disette d'hommes éminents, qui ont honoré l'humanité et conservé les traditions de la civilisation.

Chaque époque produisit d'illustres généraux, d'habiles politiques, des prélats vertueux et dévoués, des savants enfin, auxquels nous devons tout au moins d'avoir assuré à la nation hellénique le privilège de posséder dans sa langue son histoire pour une période non interrompue de plus de vingt siècles.

Les limites que je me suis tracées ne me permettent pas d'apporter des exemples à l'appui de mes assertions; mais l'œuvre nationale de M. Paparrigopoulos (1) témoigne à chaque page que, dans toute circonstance critique, dans toute période de danger, apparaît dans le monde byzantin l'homme nécessaire pour défendre ou pour attaquer. Et c'est là ce qui explique comment cet Empire a pu se conserver pendant tant de siècles,

(1) Dans cette Étude, l'auteur ne cite que les cinq volumes qui forment le corps de l'histoire de M. Paparrigopoulos. L'*épilogue*, éloquent et savant résumé de cette histoire que M. Paparrigopoulos a publié en grec et aussi en français, n'avait pas encore paru au moment où ces pages ont été écrites. (*Note du trad.*)

au milieu des périls et des éléments de destruction qui l'entouraient de toutes parts.

Mais jetons un regard sur cette succession d'ennemis qui ne laissèrent pas un instant de répit au gouvernement byzantin. Nous apprécierons mieux ainsi la force et la vitalité de l'Empire, comme aussi les services que, par ses luttes incessantes, il rendit à l'Europe et, pour mieux dire, à la civilisation.

Les premiers adversaires avec lesquels Byzance eut à compter furent les Goths. Quatre-vingts ans environ avant la fondation de Constantinople, ces barbares traversèrent le Dniester et le Danube portant partout le pillage, et, après des alternatives de victoires et de défaites, ils réussirent à occuper la Dacie.

Soumis par Constantin le Grand, ils demeurèrent fidèles à ses héritiers; mais, quand ceux-ci eurent disparu, les Goths se révoltèrent et furent de nouveau soumis, après une longue lutte, par Théodose le Grand. Après sa mort, ils commencent leurs nouvelles invasions par la dévastation de la Grèce, sous le commandement d'Alaric, jusqu'à ce qu'enfin, repoussés par les armées impériales, ils se décident à passer en Italie. L'Orient est ainsi délivré de ce fléau.

Nous ne suivrons pas les Goths dans leurs courses aventureuses à travers l'Europe occidentale ; disons seulement que, s'ils eussent pris racine en Orient et y eussent fondé des empires comme ceux qu'ils fondèrent en Italie, en Gaule et en Espagne, s'ils avaient noyé sous leurs flots la civilisation byzantine, l'histoire du monde eût été changée. Si l'Orient eût été *barbarisé* par les Goths comme le fut l'Occident, et que l'empire d'Orient n'eût pas été conservé, d'où serait venue la renaissance de l'Europe?

Un siècle et demi environ après Alaric, les généraux de Justinien, Bélisaire et Narsès, défirent complètement les Goths en Italie et anéantirent les Vandales en Afrique. Ces triomphes militaires de Byzance aidèrent beaucoup à la régénération de la société en Italie, en y assurant pour longtemps encore la prépondérance de l'Empire d'Orient (1).

Il faut bien le dire, l'attachement persistant aux traditions de Rome, et, par conséquent, l'immixtion des Byzantins dans les affaires de l'Italie, furent une des causes principales de l'affai-

(1) Dans l'Italie septentrionale, la suprématie byzantine ne dura pas longtemps ; au centre, elle disparut vers la fin du huitième siècle, à l'époque des Iconoclastes. Dans l'Italie méridionale, elle dura jusqu'au onzième siècle, époque à laquelle le schisme complet des deux Églises ne contribua pas moins que les conquêtes des Normands au divorce définitif de l'Italie et de l'Orient.

blissement et de la chute de leur Empire. Par contre, l'influence civilisatrice que les représentants de la puissance impériale, l'exarque de Ravenne et les gouverneurs de l'Italie méridionale, exercèrent dans ce pays, contribua, plus qu'on ne le pense communément, à *policer* graduellement les éléments barbares et à conserver la civilisation en Occident.

Après les Goths viennent les Huns. S'avançant graduellement de l'Asie vers l'Europe, ils apparaissent au cinquième siècle sous Attila, qui, après avoir vaincu les armées romaines s'opposant à son impétuosité, ravage la Thrace et la Macédoine et impose une paix honteuse au gouvernement de Constantinople, alors représenté par un empereur mineur et par une femme, Pulchérie.

Lorsque, plus tard, Attila demandait à l'empereur Marcien le payement du tribut convenu, celui-ci répondit par un refus que ses armes ne purent suffisamment justifier.

Mais, en dehors des armes, la cour byzantine avait recours à la diplomatie; les échecs militaires ne lui étaient pas funestes, et ne la réduisaient point au désespoir tant que l'organisation de l'Empire demeurait intacte. Ainsi par d'habiles négociations l'Empire se débarrassa de la terrible

présence d'Attila, qui alors tourna ses pas vers l'Occident, portant avec lui le ravage et la terreur, jusqu'au jour où, dans les plaines de la Champagne française, Aétius anéantit la puissance des Huns.

Après les Goths et les Huns, les Avars descendent du Volga au sixième siècle. Sous Justin II et ses successeurs, soit comme alliés insidieux, soit comme ennemis déclarés, ils ravagèrent les provinces byzantines, jusqu'à ce que le général de Maurice, Priscus, réussît à les réduire (600). Cependant, vingt-six ans après, les Avars, alliés avec les Perses, viennent jusque sous les murs de Constantinople qu'ils assiègent en vain, et dont ils pillent les faubourgs. Mais ils échouent et se retirent (1), et dès lors ils cessent de jouer un rôle important dans l'histoire.

Il est temps de parler des peuples slaves, dont le contact avec Byzance eut des résultats beaucoup plus durables que les invasions des autres peuples barbares, résultats dont nous voyons encore aujourd'hui les développements.

Les premiers Slaves qui attaquèrent Byzance

(1) Cette délivrance de Constantinople est perpétuée chez les Grecs par l'office ecclésiastique dit ὁ ἀκάθιστος ὕμνος. Voir Paparrigopoulos, *Histoire de la nation grecque*, tome III, page 263.

furent les Antes. S'étant emparés de la Dacie, ils furent soumis par Justinien (527). Mais cependant, avec d'autres tribus slaves, ils continuèrent de s'avancer jusque dans la Grèce proprement dite; et, dès lors, soit comme alliés ou ennemis, soit comme sujets ou comme prisonniers, les Slaves se dispersèrent dans l'empire, et finirent par occuper définitivement les contrées qu'ils habitent encore (1).

Du sixième au huitième siècle, il y eut de nombreuses invasions slaves dans la Grèce proprement dite; et c'est ce fait qui a servi de base à la célèbre théorie de Fallmerayer sur la slavisation et l'anéantissement de la race hellénique.

Qu'il me soit permis, en passant, d'exprimer ici mon humble avis. Je pense que les Grecs ont donné à l'ouvrage de l'historien allemand une importance exagérée. On en est arrivé chez eux à considérer comme une sorte de devoir patriotique d'attaquer son nom et de réfuter sa théorie dans toutes les circonstances où il s'agit de la nationalité hellénique. Lors même encore que Fallmerayer aurait raison au fond et qu'un

(1) Dans son ouvrage précédemment cité, M. Alfred Rambaud traite longuement des contrées slaves, vassales de l'Empire grec, des Chrobates, des Dalmates, des Serbes, etc., et il recherche comment eurent lieu ces différentes colonisations, ainsi que leurs rapports avec le gouvernement byzantin. Voy. aussi Paparrigopoulos, tome III, pages 240 et suivantes.

cataclysme slave eût inondé les contrées helléniques, le mélange d'un sang étranger n'aurait pas été une honte pour l'hellénisme. Au contraire, beaucoup de grandes nations de l'histoire moderne doivent leur grandeur à un tel mélange. Mais l'absorption complète de l'élément étranger (si les Slaves ont en effet inondé les contrées grecques) et la conservation de tous les vrais caractères de l'hellénisme forment dans l'histoire un phénomène unique, qui ajoute encore à la gloire de la nation grecque et fournit une nouvelle preuve de sa vitalité.

Mais continuons la revue des invasions barbares du Nord. Puisque nous parlons des Slaves, nous ne pouvons passer les Russes sous silence. Ils font leur apparition sur la scène historique au neuvième siècle, quand le Scandinave Rurik, avec ses Varègues ou Varangues, s'empare de la Slavie. Lorsque, descendant du Nord, Rurik arriva à Kiew, les Russes commencèrent par le Dniéper (1) leurs attaques contre les Byzantins. Quatre fois en deux siècles ils firent voile vers Constantinople (2); mais ils échouèrent dans toutes leurs tentatives contre la capitale.

(1) Le *Danapris*, dans Constantin Porphyrogénète.

(2) En 864, sous Michel III; en 907, sous Léon VI; en 940, sous Romain Lécapène; et en 944, lorsque Igor put à peine se sauver avec un petit nombre de ses navires.

Sous Constantin Porphyrogénète, Olga, étant venue à Constantinople, y fut baptisée (956) et introduisit le christianisme en Russie.

Dès lors, les Russes sont la plupart du temps les amis de l'empire; et cette « très-cruelle nation des Russes impies », comme on l'avait nommée jusqu'à cette époque, est depuis appelée par les écrivains de Byzance « la nation très-chrétienne ».

Vers 960 après Jésus-Christ, leur premier prince chrétien épouse la fille de Romain II, et ces rapports avec les Byzantins civilisent graduellement les Russes, qui, indépendamment de l'aigle impériale à deux têtes, ont hérité, plus que tout autre État, des traditions byzantines.

Comme le fait parfaitement remarquer M. Rambaud (p. 367), la Russie a conservé la tradition du système politique et religieux de Byzance, ainsi que sa mission vis-à-vis des nations non civilisées de l'Asie.

Parmi les Slaves nous devons compter les Bulgares, bien que cette tribu turque n'ait avec eux rien de commun que la langue. Après avoir peu à peu soumis les Slaves, ils s'avancèrent du Volga jusqu'au Danube et, en 559, envahirent la Thrace et menacèrent Constantinople, qui fut alors sauvée par le vieux Bélisaire. Dès lors, ils ne cessè-

rent de harceler les Byzantins. Ils semblaient parvenus au faîte de leur puissance, lorsqu'ils prirent et mirent à mort l'empereur Nicéphore et détruisirent son armée (811). Environ cent ans après, ils assiègent de nouveau Constantinople, et les Byzantins sont obligés pendant quelque temps de donner à leur prince le titre de *basileus*, que jamais ils ne consentirent à accorder aux souverains de l'Europe (1).

L'alliance des deux maisons impériales, le contact avec Byzance et l'influence du christianisme semblaient avoir adouci les mœurs des Bulgares, lorsque, vers la fin du dixième siècle, éclata de nouveau une guerre plus implacable que jamais. Après une lutte acharnée qui dura trente ans, Basile le Bulgaroctone (le tueur de Bulgares) battit complètement les Bulgares (1018), et la Bulgarie devint une province byzantine. Cent soixante-dix ans après, sous Isaac l'Ange, ils se révoltèrent de nouveau, après avoir reconnu la suprématie religieuse du pape. Cependant, lors de l'occupation franque, leur kral Jean combattait avec les Byzantins contre les Francs.

Telle est, en résumé, l'histoire des Bulgares, que malheureusement nous voyons aujourd'hui

(1) Il n'y avait que les rois de Perse que les Byzantins appelaient βασιλεῖς, tandis qu'ils nommaient les rois de l'Europe ῥῆγας et ἐξουσιαστάς, et ἄρχοντας les autres princes avec lesquels ils entraient en relations.

encore aux prises avec l'élément hellénique. Mais espérons que cette hostilité sera passagère, puisque les causes de l'ancienne haine ont disparu, et qu'il n'y a pas de raison pour que ces deux nations n'unissent pas de nouveau leurs destinées dans une fraternelle alliance, elles que les malheurs de tant de siècles ont, pour ainsi dire, pétries ensemble (1).

Une autre tribu turque, celle des Magyars ou Hongrois, ayant absorbé les habitants des contrées qu'elle conquit, remplit l'Europe d'épouvante et de terreur, jusqu'au jour où sa puissance fut détruite par Othon le Grand, empereur d'Allemagne, au milieu du dixième siècle. Les Byzantins fomentèrent les attaques des Hongrois contre les tribus slaves. Mais ces dangereux alliés attaquèrent trois fois l'empire, et ne cessèrent jusqu'à la fin de fournir des alliés aux ennemis de Byzance, ou à celle-ci des auxiliaires pour ses armées.

Passons sous silence les Petchénègues, les Coumans, les Khazars, les Ouzes; et cessons de nous occuper des ennemis qui, descendus du Nord, menacèrent durant six siècles et ébranlèrent l'Empire byzantin.

(1) Ces études ont été écrites en 1873. Aujourd'hui, de pareils souhaits paraîtraient sans doute trop optimistes. (*Note du trad.*)

Habituellement par les armes, d'autres fois par l'habileté et la supériorité de sa diplomatie, le plus souvent par la religion, par le commerce et par l'influence de sa civilisation plus avancée, l'empire parvint non-seulement à conjurer les dangers dont le menaçaient tant d'invasions successives, mais encore à poser les bases de la civilisation ou même de la grandeur future de la plupart de ces tribus barbares et ennemies. Ainsi, soit conquises, soit soumises ou alliées, elles s'établirent définitivement autour ou au milieu même de l'Empire, et Byzance se trouvait ainsi entourée d'une grande confédération de petits États, s'étendant de la mer Caspienne jusqu'à la Sicile, et de la mer d'Azof jusqu'à la Syrie, États qu'elle dirigeait et façonnait par son influence, en les guidant vers la civilisation (1).

Tournons maintenant nos regards vers les ennemis venus de l'Orient. Là l'Empire n'avait pas devant lui des hordes barbares qu'il pouvait, après les avoir conquises, s'assimiler par sa civilisation supérieure et par le christianisme. En Asie, il eut à combattre contre des États puissants, possédant une organisation complète et une religion

(1) Voyez RAMBAUD, p. 439.

particulière. Entre l'Orient et l'Occident, tout était contraste et collision; vis-à-vis de l'Asie, Byzance, représentant l'Occident, continue l'antique tradition hellénique et mérite par ses luttes la reconnaissance de l'Europe régénérée.

La lutte contre les Perses montre en quelque sorte l'antique hellénisme se continuant dans l'empire byzantin. Tandis que les rois de Perse exigent pour frontière le Strymon, comme successeurs de Darius fils d'Hystaspe, les empereurs byzantins se considèrent eux-mêmes vis-à-vis de la Perse comme les successeurs d'Alexandre le Grand.

Les collisions entre les deux empires sont terribles; des armées entières sont détruites, de riches et fertiles provinces sont dévastées, les deux puissants rivaux s'épuisent, et, après chaque période d'épuisement, ils concluent une paix qui doit être de longue durée. Mais les vieilles blessures ne sont pas sitôt cicatrisées que la lutte recommence plus acharnée que jamais.

Des guerres de tant de siècles eussent pu persuader Byzantins et Perses qu'ils luttaient en vain pour élargir leurs frontières naturelles. Mais non! Vainqueurs et vaincus ne veulent pas renoncer à la lutte. C'est en vain que Julien triomphe, ou que Sapor, son rival, remporte la victoire; c'est en vain que Bélisaire cueille contre les Per-

ses ses premiers lauriers; c'est en vain aussi que les Byzantins finissent par vaincre les Perses; parce que, quand, après une longue et glorieuse lutte, Héraclius leur impose la paix (628), si cette paix ne fut pas foulée aux pieds par les Perses, on le doit aux Arabes, qui, alors à l'apogée de leur puissance, conquirent peu après la Perse (632), affaiblie par ses guerres avec Byzance et paralysée par des dissensions intestines, et détruisirent l'empire des Perses. Désormais les ennemis du christianisme et de Byzance en Asie ne sont plus les Perses, mais les musulmans, les Arabes d'abord et les Turcs ensuite.

Quatre ans à peine après ses triomphes sur les Perses, les Arabes invitèrent hautainement Héraclius à embrasser leur nouvelle religion. Ses expéditions contre eux échouèrent, et Jérusalem fut prise par Omar (637). Après la Syrie, l'Égypte tombe entre les mains d'Amrou, qui s'empare d'Alexandrie, après les rigueurs d'un siège de quatorze mois (638). Neuf ans plus tard, les Arabes, sous la conduite d'Abdallah, envahissent l'Afrique et s'en rendent maîtres après une longue lutte. Soixante ans plus tard, ils conquièrent l'Espagne sous la conduite de Mousa et y détruisent le royaume des Goths.

Après l'Espagne, ils envahissent la Gaule; mais là, enfin, leur impétuosité est arrêtée et une digue est opposée au torrent par la célèbre victoire de Charles Martel (732).

Tandis que les Arabes s'avancent vers l'Occident avec tant de facilité, Constantinople reste une digue insurmontable à leur marche vers l'Orient.

En 668, la capitale est assiégée par eux pour la première fois, et, pendant sept années consécutives, ils réitèrent leurs inutiles tentatives pour s'en emparer. Une paix de trente ans suivit ces premiers actes d'hostilité.

En 717, Constantinople est une deuxième fois vainement assiégée par eux pendant treize mois. Mais, si les Arabes eussent réussi dans leurs premières invasions; si, conquérant les provinces byzantines d'Europe, ils fussent parvenus à s'avancer et à s'unir à leurs frères remontant vers eux d'Espagne, alors certainement la victoire de Charles Martel ne serait pas célébrée comme la délivrance de l'Europe chrétienne, et aujourd'hui, suivant les paroles de Gibbon, « on expliquerait le Coran dans les écoles d'Oxford, et, dans les temples anglais, on enseignerait à un peuple circoncis la sainteté et la vérité de la prédication de Mahomet ».

En 823, les Arabes d'Espagne conquirent la

Crète; et lorsque, cent trente-huit ans après, Nicéphore Phocas la reconquit, il fallut de nouvelles colonies et une nouvelle prédication pour ramener cette île à l'hellénisme et à la religion chrétienne.

Cette conversion de la Crète au mahométisme montre quel danger évita l'Orient hellénique et, en général, l'Europe chrétienne, grâce aux luttes incessantes des empereurs grecs.

Constantin Pogonat, Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme, Lachanodracon sous Léon IV, Basile le Macédonien, Courcouas sous Romain I[er], et surtout Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, par leur fermeté héroïque et leurs capacités militaires, réussirent non-seulement à arrêter les Arabes, mais à les affaiblir enfin, jusqu'au jour où fut brisée la puissance des califes et où de nouveaux ennemis musulmans, les Turcs, succédèrent aux Arabes.

Les Turcs apparaissent pour la première fois dans l'histoire vers le milieu du sixième siècle. Leurs rapports avec Justinien et ses successeurs étaient amicaux, et Héraclius les eut pour alliés dans ses guerres contre les Perses et les Arabes. Ayant plus tard embrassé l'islamisme, ils se rangèrent sous le drapeau des califes, qui, au neuvième siècle, se laissaient conduire et diriger par

les chefs des bataillons turcs dont se composait leur garde.

En 1037, Togroul, fils de Seldjouk, fonde la dynastie des Seldjoukides, et son neveu Alp-Arslan envahit (1068) les provinces byzantines et fait prisonnier l'empereur Romain Diogène. En vingt ans, les Turcs conquièrent l'Asie-Mineure et chassent de Jérusalem les califes fatimites.

L'occupation de la ville sainte par les Turcs fut la cause des croisades, qui, au lieu de la délivrance des lieux saints, amenèrent l'affaiblissement et la ruine de l'Empire byzantin.

La lutte des Byzantins contre les Turcs, sous la dynastie ottomane, dura deux cents ans et plus. Par leurs incursions continuelles et impétueuses, les Turcs poursuivaient l'extermination des habitants chrétiens et ruinaient le pays pour l'affaiblir et le conquérir.

En égorgeant les habitants des campagnes, ou en les réduisant à l'esclavage, en dévastant le pays, ils réussirent en peu de temps à détruire la population hellénique et à bannir la langue grecque du centre de l'Asie-Mineure. En vain les armées impériales, de plus en plus affaiblies, essayaient-elles de prévenir ou de repousser leurs invasions subites, ou d'en préserver l'Empire.

Mais les divisions intestines des Turcs et leurs

guerres malheureuses avec les Mongols auraient peut-être fini par permettre aux Byzantins de l'emporter sur ces adversaires, si le jeune christianisme de l'Occident fût devenu l'allié et l'auxiliaire de l'Orient vieilli. Au contraire, Constantinople, loin d'avoir les Francs pour alliés, les eut pour ennemis. Des rivalités religieuses et commerciales, la question de la suprématie papale et les intérêts matériels des républiques italiennes empêchaient l'Occident de comprendre que c'était sa propre ligne de défense qui était en péril; aussi la pourpre impériale, que les Croisés furent les premiers à déchirer et à déshonorer, devait-elle être bientôt foulée aux pieds et traînée dans le sang par le conquérant turc.

C'est ainsi que l'Empire d'Orient fut détruit par les attaques incessantes de ses ennemis asiatiques. Ses luttes contre ses adversaires du Nord et de l'Occident furent tout aussi continues; mais les guerres contre ces derniers ne purent détruire un lien, qui a subsisté, fondé sur l'unité et l'influence de la religion chrétienne, et tenant en quelque sorte ouverte la porte de la réconciliation. Au contraire, entre Byzance et l'Asie, le gouffre est infranchissable; la vie en commun, impossible. Aux Perses succèdent les Arabes, aux Arabes

les Turcs. Mais, du commencement à la fin, un seul et même sentiment, un seul et même mobile inspire et guide tous ces peuples, un sentiment, la haine religieuse, un mobile, l'extermination de l'Empire chrétien, qui opposait une barrière à leur course impétueuse vers l'Occident.

Grâce à cette barrière, le christianisme échappa à la persécution exterminatrice des Perses adorateurs du feu et à l'entière domination du Coran propagée par l'épée des Arabes; grâce à cette barrière, l'Europe occidentale put se fortifier et arrêter enfin les progrès des Turcs par la bataille de Lépante et les exploits de Sobieski, après que l'Empire chrétien de Constantinople eut été détruit.

Malheureusement, cette destruction fut en grande partie l'œuvre de ces mêmes peuples de l'Occident, auxquels Byzance avait rendu tant et de si variés services. La hache de Mahomet porta le dernier coup, mais ce dernier coup fut mortel, parce qu'il tomba sur un corps épuisé. Et c'est surtout aux croisades qu'incombe la responsabilité de cette humiliation, de cet affaiblissement.

Que furent donc ces croisades, qui ébranlèrent jusque dans leurs fondements l'Occident et l'Orient et produisirent des résultats dont nous subissons encore l'influence?

Un irrésistible sentiment d'enthousiasme religieux s'empara des peuples de l'Europe occidentale après la prédication de Pierre l'Ermite, et l'Occident se rua en masse vers l'Orient pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Peut-être le succès de cette prédication avait-il été facilité par le penchant inné des descendants des peuples barbares pour les migrations, de ces peuples qui, cinq ou six siècles auparavant, avaient bouleversé l'Europe. Ce déplacement était cependant destiné à guérir toutes les blessures que les invasions de leurs aïeux avaient faites au monde septentrional et occidental, et à y ramener la civilisation qui en fut alors bannie.

Mais les croisades se présentent sous un aspect tout différent, suivant qu'on les considère au point de vue oriental ou au point de vue occidental. Pour l'Occident, c'est le noble effet d'un sentiment religieux, c'est le commencement de la régénération et de la civilisation, et la noblesse européenne peut avec raison se vanter aujourd'hui d'être la petite-fille des croisés. Mais les chrétiens d'Orient, lorsqu'ils virent ces hordes barbares ravager et piller les provinces byzantines, lorsqu'ils virent ceux qui s'appelaient les champions de la foi égorger les prêtres du Christ, sous prétexte qu'ils étaient schismatiques, oublièrent que ces expéditions avaient primiti-

vement un but religieux et un caractère chrétien.

Les cruautés et les violences des croisés soulevèrent l'indignation et le dégoût des populations byzantines; dès le principe, la défiance divisa Latins et Grecs, et ils se regardèrent les uns les autres non-seulement comme des hérétiques, mais comme des adversaires politiques. Ainsi la politique des croisés vis-à-vis de l'Orient présente tout d'abord un caractère d'hostilité; leur apparition marque vraiment le commencement de la décadence de l'Empire et présage sa fin. La première croisade (1096) sembla bien redonner une sorte de vigueur à l'Empire grec, grâce au bon sens et à l'habileté d'Alexis Comnène, alors régnant; mais cette expédition des croisés et celles qui la suivirent ébranlèrent de plus en plus et sapèrent les fondements de l'Empire; elles épuisèrent ses forces et ses ressources, et, après avoir enfin perdu tout caractère religieux, elles aboutirent à la conquête de Constantinople par les Francs (1204). Cette profanation du trône et le démembrement de l'empire portèrent à ce vieil édifice un coup funeste dont il ne put jamais se relever (1).

(1) Voyez sur les croisades et leurs conséquences Paparrigopoulos, tome IV, pages 488 et suiv. « Si, dit-il en parlant de la première croisade, l'empereur Alexis avait pu employer contre les

L'histoire n'a pas encore traité les rapports des croisés avec l'Orient à un point de vue large et impartial, et le récit de ces évènements continue de nous être transmis à travers le prisme des préjugés occidentaux. Ce sont les Byzantins qui sont toujours en faute (1); ce sont eux qui sont fourbes et traîtres; ce sont eux qui n'auraient pas dû se méfier des croisés. Cependant les historiens occidentaux, ceux qui voudraient se mettre au-dessus des préjugés aussi bien que ceux qui s'y laissent aller, ne peuvent pas dissimuler la barbarie et l'ambition, les querelles continuelles, le manque de foi aux serments et aux traités, enfin l'absence de toute capacité militaire ou politique, qui caractérisent particulièrement les premières invasions des hordes croisées. De telles armées pouvaient-elles longtemps résister aux musulmans ou sauver l'Empire, contre lequel elles conspiraient en même temps? Et les empe-

Turcs les forces de terre et de mer qu'il se vit enfin forcé de tourner contre ces prétendus alliés, ainsi que les troupes qu'il expédia d'abord avec eux en Asie-Mineure et en Syrie, s'il avait pu conserver pour ses luttes contre les Mahométans toutes les ressources dont il fut privé par les pillages et les exactions des Croisés, il se serait débarrassé de tout danger du côté des infidèles d'une manière bien plus efficace que ne l'a pu faire le succès éphémère des Croisés. »

(1) « Les Latins ne voulaient point comprendre que leurs revers provenaient de leurs propres fautes et de leur imprévoyance, ils persistaient à attribuer toutes leurs infortunes à la trahison des Grecs. » Finlay, t. II. p. 140.

reurs n'avaient-ils pas raison, après ce qu'ils avaient enduré de leur part, de faire tous leurs efforts pour se débarrasser de cette douteuse alliance?

Si, dès la première croisade, les Francs ne prirent pas possession du trône byzantin, cela est dû à leur impuissance et non pas à leur modération.

Mais, à la quatrième croisade, ils s'étaient déjà familiarisés avec les choses de l'Orient, et l'Empire traversait une période de paralysie et d'affaiblissement, causée par les guerres continuelles de Manuel Comnène et les dissensions intérieures de ses successeurs. C'est ainsi que la conquête franque put facilement s'accomplir.

Mais ce ne fut que pendant cinquante-sept ans que les Latins restèrent maîtres de Constantinople. Durant cet intervalle, une glorieuse suite d'empereurs courageux, concentrant dans leurs mains les forces de l'hellénisme qui reprenait de la vigueur, combattirent leurs ennemis chrétiens, jusqu'au jour où Michel Paléologue reconquit la ville de Constantin (1261).

Dès lors, la division s'agrandit entre l'Orient et l'Occident, et leur éloignement se perpétue. Des tentatives de raccommodement sont tentées, mais sans confiance d'un côté, sans sincérité de l'autre. La base de toute négociation de la part des Occi-

dentaux, c'est la reconnaissance de la primauté du Pape. Aux heures d'impuissance et d'extrême danger politique, il se trouva des empereurs qui accueillirent les prétentions de l'Occident; mais le peuple ne voulut jamais devoir à un tel sacrifice le secours des Latins. Au contraire, se rappelant les incendies, les ravages, les transportations et les persécutions religieuses de la conquête franque, les Byzantins, se méfiant de l'alliance de l'Occident, en arrivèrent à préférer, selon l'expression du grand-duc Luc Notaras, « le turban turc à la tiare latine ». Erreur sans doute, et qui fut bien chèrement payée! Et pourtant, qui sait? Si la conquête franque n'eût pas été éphémère, et qu'un édifice durable eût été bâti sur les fondations du trône byzantin latinisé, si les Turcs eussent été enfin chassés du Bosphore, grâce aux Francs qui d'alliés seraient devenus de nouveau et pour toujours les maîtres, un tel changement eût pu être pour l'hellénisme plus funeste que l'épée turque.

Assurément, les beaux pays que l'Ottoman a dévastés pendant quatre siècles n'eussent pas subi un si longue souffrance, si les Francs les avaient possédés depuis lors. Mais, comme *Hellènes*, leurs habitants doivent peut-être savoir grê au conquérant Mahomet, à la pensée que si la Grèce avait été définitivement asservie par les

Francs, ils étaient exposés à perdre les traditions et le souvenir de leur antique gloire, et à être aujourd'hui, non plus des Grecs, mais un mélange hybride de races orientales et occidentales, parlant un dialecte corrompu, une race privée des éléments qui, durant toutes ses calamités nationales, ont fait son salut et son honneur.

On peut considérer comme un épisode des croisades, quoiqu'elle les ait en partie précédées, l'invasion des Normands dans les possessions byzantines. Ces derniers barbares, après avoir conquis une portion de la France septentrionale, avaient adopté la langue des vaincus, mais n'avaient pas abandonné aisément leurs coutumes, leur penchant pour les migrations et leur soif de conquêtes.

En 1016, une armée normande descendit en Italie et s'empara des contrées que les Byzantins y occupaient encore. De 1081 à 1084, Robert Guiscard fit deux expéditions en Grèce, mais ne put réussir à y prendre pied, quoiqu'il eût vaincu une première fois Alexis Comnène.

Environ soixante ans après, les Normands, ayant tenté une nouvelle expédition contre les contrées helléniques, s'emparèrent de Corfou et ravagèrent le continent. Mais Manuel Comnène les refoule, porte la guerre en Italie et les oblige

à solliciter une paix de trente années. Tandis que cela se passait en Grèce, les Normands, maîtres de l'Italie et l'épouvante du reste de l'Europe, conquéraient l'Angleterre. Les succès remportés sur eux par les Byzantins prouvent la supériorité et la puissance de l'empire à cette époque.

Les expéditions des Normands préparèrent les provinces grecques proprement dites à la domination française qui suivit la quatrième croisade; mais cette domination, quoiqu'ayant duré environ deux siècles, ne laissa pas de traces durables et ne modifia pas essentiellement les destinées de la Grèce; elle ne contribua pas non plus à arrêter le torrent de la conquête turque. La chute de Constantinople entraîna sous le joug tout l'hellénisme. L'Europe chrétienne vit avec indifférence cette effroyable catastrophe; c'est en vain que le dernier des Paléologues l'appelait à son aide.

« La chrétienté, dit Gibbon, voyait avec indifférence la chute imminente de Constantinople. Parmi les États de l'Europe, les uns se trouvaient trop faibles et les autres trop éloignés; quelques-uns regardaient le danger comme imaginaire, d'autres comme inévitable. Les princes de l'Occident étaient enfoncés dans les interminables querelles qui les divisaient entre eux, et le Pontife de Rome était irrité de la fausseté ou de l'obstination des Grecs. Au lieu d'employer en

leur faveur les armes et les trésors de l'Italie, Nicolas V avait prédit la destruction de leur État, et son honneur était intéressé à l'accomplissement de cette prophétie (1). »

Ainsi périt l'empire byzantin, mais jusqu'à sa destruction, il n'avait pas cessé, pendant mille ans, de combattre, au quatrième siècle, contre les Goths; au cinquième, contre les Huns et les Vandales; au sixième, contre les Slaves; au septième, contre les Perses, les Avars et les Arabes; du huitième au dixième, contre les Bulgares, les Hongrois et les Russes; au onzième, contre les Coumans, les Petchénègues et les Turcs Seldjoukides; du douzième au quinzième contre les Ottomans, les Normands, les croisés, les Vénitiens et les Génois (2). Est-il donc étonnant s'il tomba enfin épuisé? Ce qui doit nous surprendre, c'est qu'il se soit conservé pendant si longtemps. Mais à ces luttes continuelles par lesquelles fut sauvée, au milieu du cataclysme général, l'antique civilisation modifiée par le christianisme, à ce corps politique dont la tête et le cœur étaient Constantinople, l'Europe moderne doit sa renaissance morale et intellectuelle, si la civilisation nouvelle est le produit de l'antiquité d'une part, et du christianisme de l'autre.

(1) Gibbon, chap. LXVIII.
(2) Voir Rambaud, *Préface*.

II

Injustice des appréciations sur l'histoire byzantine. — Montesquieu. — Gibbon. — Vieilles antipathies. — L'hellénisme dans Byzance. — Défauts des Byzantins. — Le peuple dans l'État. — Questions religieuses. — L'armée. — Causes de la décadence.

Aujourd'hui que tout danger d'invasions barbares a disparu, que la question n'est plus comment l'Europe résistera aux hordes de l'Asie, mais comment sera répartie entre deux puissantes nations chrétiennes la mission de civiliser les contrées asiatiques; aujourd'hui que la civilisation n'est plus menacée par des dangers extérieurs, mais par l'esprit subversif qui a son repaire dans les entrailles mêmes du monde européen et est le ver rongeur de la société moderne; aujourd'hui il nous est difficile d'apprécier exactement les terribles effets du torrent destructeur de ces invasions barbares que nous avons sommairement passées en revue. Seuls, les vieillards grecs qui ont échappé à la persécution, aux débuts de la révolution de 1821, qui ont vu de près les massa-

cres, l'esclavage, le déshonneur de leurs femmes et de leurs enfants, la ruine de leurs biens, ceux-là seuls savent par expérience ce que signifie invasion des barbares (1).

Mais nous, qui sommes nés à une époque plus heureuse, nous devons nous reporter par l'imagination à ces temps où les barbares, envahissant des provinces pacifiques, dans lesquelles florissaient le commerce et l'industrie, ravageaient et détruisaient tout. Nous devons nous représenter l'aspect farouche de ces guerriers sauvages, imposant leur volonté sans frein à tout ce qui se rencontrait devant eux, n'ayant rien de sacré, ni la religion, ni l'honneur, ni la vie de leurs malheureuses victimes. La terreur de leur approche devançait leur apparition. Où ils passaient, leurs traces ne laissaient que la dévastation; où ils séjournaient, la barbarie remplaçait la prospérité. Il faut nous représenter tout cela, pour apprécier l'œuvre de l'empire grec.

Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, le contact de tels adversaires n'était assurément pas favorable, quelques succès que la politique byzantine ait pu remporter sur eux.

Une lutte perpétuelle contre des ennemis étran-

(1) A l'époque où ces pages ont été écrites, les atrocités bulgares et les massacres de Thessalie n'avaient pas encore eu lieu. (*Note du trad.*)

gers à toute inspiration civilisatrice ne pouvait éveiller chez les Byzantins les vertus dont la critique partiale de l'Occident leur reproche tant d'avoir été dépourvus.

Pour juger, non pas avec indulgence, mais avec justice, les Byzantins, tant au point de vue politique que moral, il ne faut pas oublier les causes qui produisirent leurs vices. Il faut surtout les comparer avec leurs contemporains. Il n'est pas équitable de les comparer avec la glorieuse antiquité à laquelle ils succédèrent, ni de leur opposer le développement actuel du monde politique et moral, qu'ils ont précédé et dont ils ont, en grande partie, posé les bases.

Mais c'est à peine si ces considérations commencent à régler les principes de la critique historique en Europe. Le plus grand nombre continue encore à se laisser aller à l'injustice et à la partialité, qui, par suite de préjugés séculaires et de passions n'ayant plus leur raison d'être, ont fini par rendre méprisable le nom même de Byzance.

A cette appréciation injuste ont grandement contribué deux illustres écrivains, qui, inspirés par la philosophie du dix-huitième siècle, attirèrent les premiers l'attention de l'Europe moderne sur l'histoire de l'empire grec : Montesquieu et Gibbon.

Il y aurait témérité de ma part à formuler une

opinion contre l'œuvre de ces deux grands hommes, s'il n'était pas admis que l'histoire, comme toute autre science, se perfectionne lentement, que c'est à peine en ce siècle que la vraie science critique a commencé à éclairer beaucoup de pages des annales de l'histoire universelle, et qu'enfin la période byzantine est la plus obscure et la moins connue des époques historiques. Aujourd'hui encore, Montesquieu et Gibbon influencent, en ce qui concerne les Byzantins, le jugement de beaucoup de personnes, qui empruntent à leurs écrits ce qu'elles savent du moyen âge grec.

Montesquieu avait beaucoup moins étudié la période byzantine que la période romaine; il est facile de s'en apercevoir, si même on ne parcourt que superficiellement ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.* Tant qu'il traite de la période romaine, ses raisonnements se suivent avec vigueur, et ses conclusions, basées sur des faits qu'il a étudiés et qu'il connaît, sont inattaquables. Mais, lorsqu'il arrive à la période byzantine, on s'aperçoit d'un changement. L'écrivain reste le même, mais son sujet lui échappe; le lecteur, étonné de ne pas retrouver dans les dernières pages de l'ouvrage la clarté et le charme de la première partie, en

attribue la cause à l'infériorité du sujet. Ce qui augmente encore cette impression, c'est le style dédaigneux de l'écrivain; mais la vérité est que Montesquieu a étudié légèrement l'histoire byzantine et sans être exempt de préjugés.

A partir de Phocas, dit-il, « l'histoire de l'empire grec n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies ». « Les révolutions mêmes firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avaient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étaient attachés à aucune; et la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avait pas de naissance assez basse ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance. »

Dans son dernier chapitre, il décrit la prédominance des moines après qu'ils eurent triomphé des Iconoclastes, et il ajoute « que si l'on fait le parallèle du clergé grec avec le clergé latin, si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étaient peu sensés ».

La lecture seule de ces passages suffit à montrer ce qu'ils ont de superficiel. D'ailleurs, les raisons par lesquelles Montesquieu s'efforce d'expliquer la longue durée de l'empire byzantin, loin de l'expliquer, se contredisent elles-mêmes.

C'est au feu grégeois principalement qu'il semble attribuer la conservation de l'empire, et la seconde raison qu'il en donne, c'est sa supériorité maritime et son commerce.

Mais comment le feu grégeois pouvait-il rendre quelques services entre des mains lâches et incapables? Comment fut conquis et conservé cet empire de la mer? Comment le commerce put-il fleurir sans éléments de puissance, d'ordre et d'administration éclairée?

Les dernières pages de l'ouvrage abondent en pensées souvent droites et lumineuses. Ce que Montesquieu ne voulut pas voir, c'est que, comme Rome et indépendamment d'elle, Byzance eut sa grandeur et sa décadence, que la mission des Byzantins fut différente et distincte de celle des Romains, et qu'il n'était pas possible de comprendre en quelques phrases méprisantes l'enseignement d'une histoire de mille ans, diverse et embrouillée comme ne l'est peut-être l'histoire d'aucun autre empire.

C'est en cachant sous le voile brillant d'un style spirituel et d'expressions dogmatiques le peu de profondeur de ses jugements historiques sur Byzance, que Montesquieu, a réussi à imposer ses aphorismes à la postérité.

On ne peut adresser à Gibbon le même repro-

che. Ce grand écrivain a développé avec beaucoup d'art et une mâle éloquence le tableau de l'histoire byzantine, dans son grand ouvrage, trop court encore eu égard à l'étendue et à la diversité de la matière; mais ce qui manque surtout à cet ouvrage célèbre, c'est l'impartialité et un jugement exempt de préventions.

Gibbon écrit l'histoire de l'empire d'Orient dans le but et avec l'intention de développer et d'appuyer des idées préconçues.

La base de ses théories historiques est que le christianisme a causé la ruine de la civilisation antique, la chute de la puissance romaine et les malheurs et les ténèbres du moyen âge (1), et que l'hellénisme byzantin porte la responsabilité de ce changement; en conséquence, il ne cesse d'attaquer l'hellénisme du moyen âge. Une preuve évidente de ses préjugés et de son injuste déchaînement, c'est que parfois, dans la même page, quand il s'agit ou d'évènements militaires ou d'intrigues politiques, il appelle « Romains » les Byzantins s'ils sont vainqueurs ou se conduisent loyalement, et « Grecs » s'ils sont vaincus ou agissent avec ruse. C'est une coutume chez lui d'a-

(1) Dans les dernières pages de son œuvre, en résumant les conclusions de son histoire, Gibbon dit en propres termes qu'il « a décrit de triomphe de la barbarie et de la religion ». La réunion de ces deux mots explique suffisamment sa théorie histori que.

jouter au mot de « Grec » une épithète injurieuse. Cette habitude devient telle que, ne se bornant plus à ce qu'il peut trouver dans l'histoire de la dernière décadence des Byzantins pour justifier ses attaques systématiques, il a ordinairement soin d'amplifier par des « si » ou des « peut-être ». Ainsi, décrivant leurs cérémonies ecclésiastiques, il dit que « les adorateurs avaient l'ivresse du fanatisme et *peut-être*, ajoute-t-il, celle de la vigne ». Dans le récit des événements du dernier siège, lorsqu'il décrit les scènes douloureuses de la prise de Constantinople, le meurtre et la captivité de ceux qui s'étaient réfugiés dans l'église de Sainte-Sophie, il ajoute que les cris les plus « perçants étaient ceux des religieuses qu'on voyait arrachées des autels le sein découvert, les bras étendus et les cheveux épars » ; et il exprime le doute sur la question de savoir « si la plupart d'entre elles ne préféraient pas les grilles du sérail à celles du monastère ». Cette plaisanterie est de bien mauvais goût.

Il est peut-être possible d'expliquer la partialité de Gibbon par son tempérament psychologique. Il y a des hommes qui se complaisent dans la destruction. Elle les attire, elle les inspire. Ainsi, le plus beau chapitre de Gibbon (hormis le XXIIe et le XXIIIe, où il raconte avec enthousiasme les exploits du dernier champion du po-

lythéisme, Julien), c'est le cinquantième, où il décrit avec un grand charme la vie de Mahomet et les commencements de l'islamisme. C'est avec une admiration égale qu'il narre les hauts faits de Gengiskan. La religion du conquérant tartare est surtout l'objet de ses éloges.

Mais, indépendamment de cela, je crois que Gibbon lui-même subit, sans le savoir, l'influence de cette vieille antipathie, qui, se manifestant pour la première fois le jour où il y eut contact entre la Grèce et Rome, fut plus tard portée au comble par le schisme religieux, et s'éternisa par les croisades.

« Dès le quatrième siècle, dit Gibbon, les Italiens méprisaient les Byzantins efféminés, qui osaient copier le costume et s'approprier les honneurs des sénateurs romains ; les Grecs, de leur côté, n'avaient pas désappris la haine et le dédain que professaient leurs nobles aïeux pour les grossiers habitants de l'Occident. »

Dès lors se révèlent les premiers symptômes d'une scission religieuse, qui, entretenue par des antipathies de race non moins que par la prétention des papes à la primauté, se termina enfin par le schisme de Photius et la séparation complète des deux Églises sous Michel Cérulaire.

Je n'essayerai pas d'examiner la question du schisme, que M. Paparrigopoulos a traitée avec

son talent et son impartialité habituels (1). Je n'en parle que pour expliquer les dispositions haineuses entre l'Orient et l'Occident. Les injures que nous trouvons d'abord dans les écrivains romains, et que Rome et Byzance continuent d'échanger pendant tout le moyen âge avec des additions nouvelles et un nouvel emportement, ne font honneur à aucun des deux adversaires.

S'il était réservé de porter un jugement historique sur les Grecs et sur les Latins à un philosophe d'une race nouvelle, libre de tout préjugé et obligé de se former une opinion uniquement d'après les monuments contemporains de l'Occident et de l'Orient, cet historien imaginaire serait bien embarrassé de savoir de quel côté ces injures sont le plus méritées.

Malheureusement pour les Grecs, un tel examen n'a pas encore eu lieu. Si l'Occident était tombé au moyen âge, si l'Orient chrétien n'eût pas été détruit, et que le monde civilisé eût appris l'histoire d'après les sources, les traditions orientales et le point de vue byzantin, la mauvaise réputation qu'ont les Grecs se serait attachée aux Occidentaux. Mais il en a été autrement. L'Orient tombé s'est tu durant des siècles; les injures des Occidentaux ont seules survécu, parce que, jusqu'à

(1) Voir tome III, page 325, et tome IV, page 380.

ce jour, les Occidentaux ont seuls parlé, et parlé sous l'empire de leurs anciennes rancunes. La continuation de ces rancunes explique non-seulement les dispositions malveillantes de l'Europe envers les Grecs ou son indifférence pendant toute la durée de leur esclavage, mais encore l'hostilité qui se manifeste parfois quand une rivalité d'intérêts réveille les anciennes antipathies. Il est vrai que cette raison historique seule ne suffit pas à expliquer les nombreux écrits de publicistes anti-helléniques qui, depuis vingt ans, ont voulu se donner la mission d'éclairer l'opinion publique européenne. Quoi qu'il en soit, depuis Luitprand jusqu'aux provéditeurs de Venise et depuis Gibbon jusqu'aux correspondants des journaux turcophiles, les preuves de la malveillance occidentale ne manquent malheureusement pas. Dans beaucoup de ces ouvrages modernes, la violence même de l'attaque et le cynisme de l'expression amortissent les coups. Mais appliquons-leur le vers bien connu du poète italien :

Non ragionam di lor, ma guarda e passa.

Comme consolation, n'oublions pas les rivalités de race qui ont divisé et divisent encore tant de nations européennes, la longue haine entre la France et l'Angleterre, l'antipathie séculaire entre

Français et Allemands, et généralement le sentiment d'égoïsme et de haine pour l'étranger qui caractérise l'histoire du monde que nous appelons habituellement civilisé. Mais espérons que le progrès des lumières et le développement de la vraie civilisation, et que le contact des différents peuples, opéré par la multiplicité des moyens de communication, feront graduellement disparaître ces traditions de l'ignorance et de la sauvagerie. Un présage favorable de cette transformation, en ce qui concerne les Grecs, c'est le jugement impartial que l'on trouve de plus en plus dans les recherches historiques sur l'hellénisme byzantin publiées dans ces derniers temps (1).

Mais est-ce bien l'hellénisme qui doit supporter la responsabilité de toutes les fautes du monde byzantin ?

Je n'ai ni le dessein ni la prétention de mettre en doute la solidarité qui existe entre l'hellénisme et Byzance, solidarité qui a été consacrée par une histoire de tant de siècles; au contraire, j'ac-

(1) Indépendamment des écrits souvent mentionnés ici, je ne puis pas ne pas citer, comme modèles de ce jugement historique impartial, l'ouvrage de M. Egger : *l'Hellénisme en France*, Paris, 1869 (voyez la cinquième leçon), et celui de M. Ed. A. Freeman : *The Unity of history*, Londres, 1872.

cepte le plan historique, si plein de signification, de M. Paparrigopoulos, qui, ayant entrepris de retracer les vicissitudes de la nation grecque depuis ses origines jusqu'à ce jour, a regardé la période byzantine comme partie intégrante de l'histoire hellénique. Il ne faudrait cependant pas oublier que, pendant cette période, l'hellénisme subit une modification sur laquelle M. Paparrigopoulos lui-même n'a pas manqué d'attirer notre attention.

Grâce à l'unité que le gouvernement romain sut donner au monde, l'hellénisme, que les conquêtes macédoniennes avaient déjà répandu en Orient, y prit une extension de plus en plus considérable. D'un autre côté, le christianisme, qui, en même temps que sa langue, emprunta tant à la Grèce, contribua beaucoup aussi à étendre l'élément hellénique bien au-delà de ses limites naturelles. Toute la péninsule au-delà des Balkans et jusqu'au Danube, tout l'Orient jusqu'à l'Euphrate et à l'Arménie, parlaient grec et formèrent un mélange d'où sortit le monde byzantin.

Mais, par sa diffusion, l'hellénisme subit ce qui arrive quand une coupe de vin est versée dans une amphore remplie d'eau. La quantité du liquide augmente et il prend un peu de la couleur et du goût du vin, mais cette couleur est faible et ce goût est fade. Il a fallu une distillation de plusieurs siècles, il a fallu bien des épreu-

ves et des malheurs pour que l'ancienne liqueur revînt à son intégrité primitive et pour que l'hellénisme, débarrassé de son enveloppe byzantine, reparût de nouveau sous sa forme véritable.

Ce qui est certain, c'est qu'il a fallu que la décadence politique de l'empire eût commencé pour que les Byzantins prissent le nom de Hellènes, et leurs monarques celui d'empereurs des Hellènes. Jusqu'à cette époque, ceux-ci se nommaient *Augustes* et *empereurs de Rome,* et leurs sujets s'appelaient aussi *Romains*, appellation qui a prévalu jusqu'à nos jours. Quant aux habitants de la Hellade, ils se nommaient *Helladiques* et non Hellènes; ce terme antique et glorieux était méprisé, le nom de *Hellène* étant regardé comme synonyme de païen et d'idolâtre.

D'ailleurs, c'est l'Orient surtout qui constitue pour ainsi dire l'empire. Et si, parmi les empereurs, il y en a quelques-uns qui épousent des Athéniennes, eux-mêmes sont tous des Thraces, des Arméniens, des Isauriens, des Cappadociens, mais jamais ils ne sont d'Athènes ou de Sparte, ou d'une autre origine vraiment hellénique.

Mais, quoique la Grèce proprement dite reste à l'écart, l'usage de sa langue conserve et propage l'hellénisme, et Constantinople devient non-seulement le centre de ce nouvel hellénisme, mais aussi celui des anciennes traditions. Les

savants, qui y étudiaient les chefs-d'œuvre de la sagesse antique et tentaient en vain de les imiter, étaient les héritiers légitimes de l'antiquité hellénique, quelle que fût la différence de race qui les séparât de Périclès et de Philopœmen.

Ils étaient bien Hellènes, et ils s'en donnaient le nom, ces fugitifs qui, au moment de la prise de Constantinople, sauvèrent les trésors de la sagesse de leurs aïeux. Et ce n'était point contrairement à l'histoire que les aspirations des Grecs convergeaient vers le dôme de Sainte-Sophie, pendant les longs siècles de la servitude, démontrant ainsi la fusion de l'hellénisme avec Byzance.

Mais, pour examiner cette fusion, il serait bien temps d'étudier le passé d'une manière plus impartiale. Il serait temps de faire ressortir la ligne de démarcation des deux éléments, en les séparant autant qu'il le faut.

La conclusion à laquelle nous conduirait une telle étude, c'est que l'hellénisme n'est pas responsable des fautes de Byzance, mais que, ayant absorbé l'empire romain qui s'en allait dépérissant, il lui donna une nouvelle vie; et c'est ainsi que cet empire, en s'hellénisant, put se conserver pendant mille ans; et il se conserva pour le bien de la civilisation et de l'humanité, quoique, dans cette absorption, l'hellénisme perdît temporaire-

ment quelques-uns de ses éléments les plus précieux.

Mais, enfin, quels sont les défauts des Byzantins, et jusqu'à quel point est-il équitable de les identifier avec le nom même de Byzance ?

Le principal reproche adressé à la société byzantine, c'est qu'il n'existait pas en elle de *nation;* que d'un côté la cour, de l'autre le patriarcat, étaient les seules bases de cet édifice politique. Un empereur et des eunuques d'un côté, un patriarche et des moines de l'autre; mais au milieu ni peuple, ni existence nationale, ni patriotisme.

Il est vrai que les éléments constitutifs de l'empire d'Orient étaient bien différents de ceux qui produisirent la gloire des anciennes républiques grecques ou de la Rome républicaine. L'État ne se compose pas, comme autrefois, d'une classe de citoyens libres; il n'y avait plus de citoyens libres depuis le jour où Rome, maîtresse du monde, eut déposé le pouvoir entre les mains d'un empereur, et que ses aigles victorieuses eurent couvert de l'ombre de leurs ailes le monde civilisé. Il est vrai que les traditions de la domination romaine d'une part et de l'autre l'adoption du despotisme asiatique forment et constituent dès l'origine le gouvernement byzantin. Mais ce

gouvernement, tout en étant absolu, n'était point sans limites : « L'influence exercée par le sénat, comme le dit Finlay, la puissance de l'Église et de ses conciles et la coutume qu'avaient les empereurs d'entourer leurs décrets de la sanction des *silentia* et des assemblées du peuple, tout cela montre l'altération que l'ancien gouvernement militaire de Rome avait subie dans Byzance. Le centre de la puissance dans l'État était passé des armées aux lois. Grand pas de la civilisation en progrès ! » (T. I, p. 260.)

En effet, l'Église, le sénat, et le droit dominant opposaient une barrière permanente et, la plupart du temps, insurmontable à la volonté individuelle des empereurs. De plus, en examinant l'histoire des intrigues dynastiques et des déchirements intérieurs de l'empire, on se persuadera que le peuple ne restait pas complétement étranger à la politique, et qu'il n'abdiqua jamais entièrement ses droits sur les affaires publiques, mais qu'il prit une part active à presque toutes ces péripéties, et qu'il embrassa rarement la mauvaise cause.

Ainsi beaucoup des plus mauvais empereurs furent détrônés à cause de leur impopularité, et la plupart de ceux que la volonté du peuple éleva à la dignité suprême furent du nombre des meilleurs princes qui honorèrent le trône de Cons-

tantin. Il suffit de citer comme exemple la première déchéance du cruel et insensé Justinien II, et la proclamation d'Anastase II, qui, d'une humble position, fut élevé jusqu'au trône, selon les paroles de Gibbon, « par le libre suffrage du sénat et du peuple, et qui, dans la paix comme dans la guerre, fit preuve de qualités éminentes pendant un règne qui fut court, mais rempli d'événements ».

En 1071, lorsque les deux Nicéphore, Bryenne et Botaniate, se disputaient le pouvoir, Gibbon dit encore que « le peuple, quoique aimant le glorieux nom de Bryenne, mais ne pouvant supporter les ravages et les incendies de son armée, le déposa, et que le revirement de l'opinion publique porta Botaniate au trône ».

C'est surtout dans l'Hippodrome que se manifestait cette vitalité d'autant plus puissante que le peuple était organisé en corporations. « C'était là, selon les paroles d'un écrivain français, qu'on faisait et défaisait les empereurs, qu'on rendait la justice et qu'on exécutait les coupables, qu'on triomphait des barbares et des rebelles; qu'on admirait les merveilles de la nature et de l'art; qu'on s'abandonnait à la superstition et à la religion, à l'amour de la gloire et au goût du beau (1). »

Réuni dans l'Hippodrome et ayant conscience

(1) A. Rambaud, *le Monde byzantin et l'Hippodrome* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1871, page 787).

de sa force, le peuple oubliait le divertissement et proclamait, souvent aussi imposait, sa volonté. Cette volonté n'était pas toujours éclairée, et la façon de la manifester ne saurait être prise pour modèle. Nous ne retrouverons pas le peuple ou le sénat romain dans l'Hippodrome de Constantinople. Mais, si Gibbon avait eu l'expérience que nous avons aujourd'hui de ce que sont les révolutions populaires et sociales de la multitude, il n'aurait pas porté contre le peuple byzantin exclusivement l'accusation « d'avoir été privé des sains principes de la liberté ». La question est de savoir s'il avait l'indifférence qui lui est imputée, et qui est réellement le dernier symptôme de la décadence d'une nation (1).

On ne peut donc accuser les peuples byzantins d'avoir été complétement privés du sentiment d'une existence nationale; mais, par malheur, avec le système de gouvernement qui dirigeait leurs destinées, ils ne pouvaient trouver une carrière large et régulière pour le libre exercice de leur activité naturelle. Le droit foulé aux pieds ou la vanité politique des individus ne trouvait pas toujours les moyens légitimes de se manifester que fournit aujourd'hui le régime constitutionnel;

(1) Comme une preuve que le sens politique du peuple s'étendait jusque dans les provinces, il suffit de signaler la rébellion des habitants de la Grèce contre Léon III (727), et leur expédition contre la capitale sous la conduite d'Agallianos, *tourmarque des Helladiques*.

de sorte que les querelles ecclésiastiques, les rébellions locales, les révoltes des généraux et, à la suite de ces rébellions ou de ces révoltes, les proclamations d'empereurs, étaient l'effet naturel de ce système politique, et la façon dont se manifestait nécessairement, dans des circonstances exceptionnelles, la mauvaise humeur ou l'indignation soit d'une province, soit d'une partie des sujets de l'empire.

Mais, dit-on, les peuples byzantins n'avaient pas de patriotisme. Ce sentiment élevé et concentré du patriotisme antique, que la Grèce, dans les temps modernes, a su de nouveau manifester sous son plus noble aspect, n'était et ne pouvait être le partage des sujets de l'empire, habitants hellénisés de tant de localités éloignées dont Constantinople était le centre, et la religion l'union principale. Pour eux, l'idée de patrie se concentre dans le labarum et dans la croix avec son inscription grecque. Le labarum et la croix sont leur double étendard; c'est pour cet étendard qu'ils se font tuer sur les champs de bataille; c'est lui qui représente leurs aspirations nationales. Le patriotisme, sous ce nouveau point de vue, existe certainement à Byzance (1).

(1) « Il y a deux patries. La première, c'est le sol; il y a ensuite l'ordre moral et public, les grandes vérités politiques et sociales qui sont la seconde patrie, laquelle n'est pas moins importante que l'autre. » (THIERS, Discours du 4 mai 1873.)

Passons maintenant à un autre chef d'accusation; examinons la société byzantine sous son point de vue religieux.

Je ne puis et je ne me propose pas de défendre ou de justifier la prédominance excessive de l'élément religieux dans cette société. Les sempiternelles discussions, tantôt pour un mot, tantôt pour une syllabe, n'augmentent assurément pas la gloire byzantine, et l'accroissement des moines ne contribua pas peu à la décadence de l'empire. Au contraire! Mais quand nous voyons, en plein dix-neuvième siècle, en ce siècle où nous sommes si fiers de l'extension des lumières et de la liberté politique, quelle part de l'existence nationale occupent les questions religieuses; quand nous nous rappelons que, il y a quelques années à peine, de nouveaux dogmes surnaturels de l'Église catholique ont été consacrés à Rome par un concile; que, en Allemagne, la question religieuse occupe aujourd'hui (1873) la première place; que, naguère encore, en Angleterre, les journaux étaient remplis de vifs débats relativement au symbole attribué à saint Athanase; lorsque nous voyons la fermentation religieuse qui se produit en France, en vérité, faut-il nous étonner si, il y a mille ans ou cinq cents ans, les Byzantins, qui ne possédaient ni l'imprimerie, ni les journaux, ni la représentation nationale, ni les débats parle-

mentaires, trouvaient tant de charmes dans les querelles théologiques et ecclésiastiques? Je passe sous silence l'importance de telles questions en Occident pendant le moyen âge, et la forme bien plus grossière qu'elles y prennent. Je tais le lamentable épisode des Albigeois, et les guerres de la réforme luthérienne, et les persécutions des Juifs, et la sainte Inquisition, et tant d'autres exemples de l'histoire du moyen âge et de celle des temps modernes, exemples qui démontrent combien la nature humaine est apte à fausser les questions de conscience, en les entraînant dans le tourbillon des passions les plus féroces.

Du reste, le goût excessif des Byzantins pour les questions ecclésiastiques s'explique par des circonstances exceptionnelles de cette période historique. D'abord, il s'agissait de rendre l'Église forte, une et indivisible, capable de lutter, non-seulement contre les hérésies qui sapaient son unité (1), mais contre l'ancienne religion qui, loin d'être vaincue dès le premier jour, tarda longtemps encore à disparaître complétement (2). Ensuite apparaît un nouvel et implacable adver-

(1) L'unité ecclésiastique et l'unité politique étaient considérées comme la base de la prospérité de l'empire et la clef de sa conservation. Voyez Finlay, tome I, page 289, et Mortreuil, *Histoire du droit byzantin,* tome III, page 38.

(2) Ce n'est que sous Basile le Macédonien, en plein neuvième siècle, que les habitants du Magne, dans le Péloponnèse, se firent chrétiens.

saire, Rome, la Rome des Papes, qui donne une couleur religieuse à toutes les attaques de l'Occident; de sorte que les questions ecclésiastiques étaient des questions de politique intérieure et extérieure, dont le gouvernement était obligé de s'occuper et dont le peuple ne pouvait demeurer spectateur indifférent.

En attribuant un tel caractère politique aux propensions théologiques des Byzantins, je ne veux point diminuer le mérite des services qu'ils rendirent à la religion chrétienne ni prétendre que l'activité religieuse de cette société n'ait pas eu un sentiment élevé et des conséquences durables qui la rattachent à l'histoire du christianisme.

Nous ne pouvons certainement pas oublier que les conciles, qui fondèrent les dogmes et établirent l'organisation de l'Église, se réunirent dans les limites de l'empire grec, et qu'ils furent de plus inspirés, depuis le commencement jusqu'à la fin, par l'intelligence hellénique, qui, sous sa nouvelle enveloppe byzantine, appliqua au service de l'Église son ancienne activité philosophique.

Et ces hérésies, que les conciles combattirent avec tant de succès, ont leur source dans ce même penchant à philosopher, et elles sont le dernier produit des anciennes écoles de la Grèce.

Tandis que, d'un côté, elles peuvent être considérées comme un symptôme de vie intellectuelle, elles démontrent, de l'autre, le progrès du genre humain, en prouvant son passage de la matière à des sujets plus élevés ou du moins plus fins (1).

Mais l'Église avait un besoin absolu d'unité, et les conciles la sauvèrent du danger des hérésies. Ce ne fut pas là la seule conséquence des conciles. « Grâce à eux, dit Chateaubriand, on eut « alors la première idée et l'on vit le premie « exemple d'une société existant en divers climats « parmi les lois locales et privées, et néanmoins « indépendante des princes et des sociétés sous « lesquels et dans lesquelles elle était placée; « peuple formant partie des autres peuples et ce- « pendant isolé d'eux, mandant ses députés de

(1) « Les Grecs, par leur esprit philosophique, spéculatif, plus appliqués à la recherche de la vérité qu'à la réforme et au gouvernement des mœurs, hommes éminemment littéraires ayant été de tous les temps plus grands penseurs qu'hommes d'État, saisissent la théologie sous l'aspect qui convient le mieux à leur génie. Les schismes sont chez eux la conséquence du même esprit de tous les temps; c'est la théologie soumise au contrôle de l'intelligence pure, le dogme éprouvé par le mécanisme de leur logique brillante et rapide. Ces discussions théologiques, appliquées uniquement à la recherche de l'essence divine, à l'explication du fait divin, du mystère, par les lois des phénomènes purement naturels prennent chez eux un caractère exclusivement scientifique. La société ecclésiastique s'agite en Orient sur les questions des deux natures, des deux volontés de Jésus-Christ : le culte qui fait passer la croyance en actes et en symboles, par le secours de l'art, cherche dans l'hérésie des Iconoclastes à se rapprocher de l'idéalisme. » (MORTREUIL, *Histoire du droit byzantin,* tome I, pages 417-418.)

« tous les coins de l'univers à traiter des affaires « qui ne concernaient que sa vie morale et ses « relations avec Dieu (1). »

Ainsi donc, grâce aux Byzantins, le christianisme acquit sa constitution dogmatique, sa base sociale et son activité pour ainsi dire laïque. Les Byzantins fondent la hiérarchie de l'Église, donnent à la société chrétienne sa législation canonique et au dogme son unité. Ce sont eux qui règlent les rapports entre l'Église et l'État (2), eux qui refrènent dès le début les prétentions politiques des Papes. De la sorte, si nous admettons que le christianisme forme la base principale de la civilisation moderne, nous devons bien quelque reconnaissance à ceux qui l'organisèrent et qui contribuèrent pour une si grande part à sa diffusion.

Il est nécessaire que nous prenions tout cela en

(1) Chateaubriand, *Études historiques;* tome Ier, pages 132-138, édition Gabriel Roux. Paris, 1857.

(2) Les évêques de Prusse, dans la pétition adressée par eux au gouvernement le 26 mai 1873, et par laquelle ils protestent contre les nouvelles lois ecclésiastiques promulguées en Allemagne, se plaignent que « ces lois mutilent les droits et les libertés de l'Église, bouleversent les principes fondamentaux sur lesquels, *depuis Constantin le Grand*, reposent les relations entre l'État et l'Église chez les différentes nations de la chrétienté, principes reconnaissant dans l'État et dans l'Église deux pouvoirs distincts établis par Dieu, et dont aucun ne peut, au préjudice de l'autre, franchir les limites, selon leurs rapports mutuels, qui doivent être réglés pacifiquement et de concert ». Ce paragraphe élucide la théorie byzantine des relations de l'État avec l'Église.

considération avant de condamner la prépondérance de l'élément ecclésiastique dans l'empire byzantin. D'ailleurs le mélange des deux éléments n'avait pas le caractère qu'on lui attribue habituellement; et cette confusion entre l'Église et le Trône, dont on parle tant, n'a pas toujours existé. Les patriarches n'étaient pas d'ordinaire les instruments de l'empereur, ni les empereurs les serviteurs du patriarcat. Au contraire, l'histoire a conservé de nombreux exemples de la lutte de ces deux éléments pour la défense de leur indépendance mutuelle. Et nous trouvons dans les annales de l'empire byzantin, plus que dans celles de plusieurs nations de l'Europe moderne, les traces d'efforts permanents dans le but de réaliser le célèbre principe : « l'Église libre dans l'État libre. » La réponse que fit Théodore le Studite à l'empereur, qui se mêlait aux discussions relatives aux images, formule clairement ce principe : « Sire, les affaires civiles et militaires t'ont seules été confiées; prends-en soin. Quant à l'Église, abandonne-la aux prêtres et aux docteurs. »

Mais, enfin, la prédominance de l'élément ecclésiastique en vint à un tel point, que l'existence même de la société fut mise en péril. Lorsque les couvents multipliés regorgèrent de citoyens qui y cherchaient un abri pour se sous-

traire aux charges civiles ; lorsque l'habit monacal lui-même fut avili par le pouvoir, qui l'imposait comme un châtiment à tous ceux que l'on voulait arracher à la vie publique; lorsque le clergé proclamait que toute guerre était impie parce qu'elle occasionne des meurtres, et que les armées vaincues attribuaient leur défaite à leurs péchés, alors il n'y eut plus d'espoir ; l'heure de la décadence avait sonné !

Je ne puis donc contester l'opinion de Gibbon quand il dit que la suprématie du clergé fut une des principales causes de la chute de Byzance, « que les superstitions, qui furent semées par le « monachisme et jetèrent de profondes racines, « faussèrent immensément le jugement, la foi et « la morale des chrétiens, et que leur crédulité « abaissa leurs facultés intellectuelles, au point « que l'enseignement de l'histoire fut corrompu, « et que la lumière de la science et de la philo- « sophie s'éteignit graduellement ».

Nous ne saurions donc nous empêcher de ressentir de la sympathie pour ces empereurs qui ont essayé, en contenant le monachisme, de relever la société. M. Paparrigopoulos a raconté avec talent l'histoire des Iconoclastes, en expliquant les causes qui ont produit ce mouvement réformateur, et les raisons de son insuccès. Mais, malgré son avortement, cette lutte n'a

point duré près d'un siècle et demi sans laisser après elle des résultats qui, les uns ouvertement, les autres d'une façon latente, eurent une influence réelle sur l'histoire et sur l'organisation de la société tant au dedans qu'au dehors de l'État byzantin.

Mais l'étude de cette question nous entraînerait bien au-delà des limites de cet essai. Quoi qu'il en soit, le rétablissement des images eut pour effet immédiat le relèvement de la puissance cléricale à Byzance (1).

Nous ne pouvons, cependant, refuser aux moines l'éloge qu'ils méritent pour avoir répandu le christianisme parmi les nations barbares, et, par suite, étendu et conservé la civilisation. Ces moi-

(1) Ce fut par suite de la lutte pour les images que l'Italie centrale rompit définitivement les liens qui l'unissaient encore avec le gouvernement de Constantinople. C'est à partir de cette époque que commence aussi à se former le pouvoir temporel des Papes, qui joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Europe. L'Iconomachie peut aussi être considérée comme le premier point de départ de la réforme religieuse en Occident. Gibbon en dit autant dans le chapitre LIV[me] de son histoire, quoique dans le chapitre qui précède il accuse les Byzantins de n'avoir rien fait pour la civilisation. Quant à la question même des images, les Iconoclastes, malgré leur échec final, ont néanmoins servi à en limiter l'adoration dans un sens qui n'exclut point la logique de la piété. Ainsi, lorsque sainte Théodora, après la mort de son époux Théophile, le dernier empereur iconoclaste, rétablit le culte des images, « elle déclara publiquement, dit le Synaxaire grec, qu'elle se prosternait devant les images et qu'elle les embrassait d'une manière relative et non pas pour les adorer, non point comme devant des dieux, mais comme devant des images de prototypes que l'on révère ».

nes byzantins, tout en prêchant l'Évangile, composaient des alphabets, enseignaient les lettres et les arts, et guidaient, dans leurs premiers pas vers une organisation sociale, les peuples qui entouraient l'empire d'une zone barbare. Ils faisaient cela non-seulement pour les Slaves et les Bulgares, mais encore pour les Goths, dont le principal apôtre et civilisateur, Ulphilas, avait été élevé et instruit par les moines de Constantinople. Cet enseignement chrétien et civilisateur n'était pas seulement un instrument d'influence sur les peuples étrangers, mais il était aussi un moyen d'unité pour l'État lui-même. Les défenseurs de l'élément monacal peuvent donc avec raison opposer tous ces heureux effets aux funestes conséquences que son développement excessif finit par produire dans le monde byzantin.

D'ailleurs, ces effets de la vie monastique et de la transformation du sentiment religieux ne se manifestèrent que tardivement. Il s'écoula des siècles, des siècles de vie et de lutte, avant que Byzance perdît sous le froc son caractère viril. Si, dans les derniers temps, les légions découragées attribuaient leurs défaites à la vengeance divine, si le dernier Paléologue fut obligé de grossir avec des auxiliaires étrangers le nombre des défenseurs de Constantinople expirante, cependant les

armées qui combattirent glorieusement et avec succès pour la croix et le labarum pendant tant de siècles et contre tant d'ennemis, ces armées vengent entièrement devant l'histoire l'honneur des armes byzantines.

« Les soldats byzantins, dit M. Rambaud « (page 307), recrutés parmi les plus belliqueux « des Grecs et des Barbares, avaient, sur toute « sorte d'ennemis, la supériorité de la tactique et « de l'armement. Ils étaient plus braves qu'on « ne le croit généralement; ils savaient se battre « sans compter sur la victoire. Sans cesse l'inva- « sion leur amenait, avec de nouveaux peuples, « une nouvelle manière de combattre et de nou- « veaux sujets de terreur; ils ne refusèrent jamais « le combat. Sous un Héraclius ou un Zimiscès, « ils avaient de l'enthousiasme; sous un Léon VI, « ils savaient se résigner et faire leur devoir. »

L'heureuse résistance que les Grecs, d'abord vaincus, finirent par opposer aux Francs, prouve qu'ils ne perdirent pas complétement les vertus guerrières, même après la catastrophe que causa à l'empire byzantin l'invasion des Croisés. Au contraire, les capacités militaires du gouvernement de Nicée, comparées à la paralysie de la domination franque à Constantinople, démontrent la supériorité des Byzantins à cette époque même de leur décadence, et expliquent comment

ils purent reconquérir si facilement l'ancienne capitale de l'empire.

Il est vrai pourtant que, quoiqu'il existât une organisation militaire et une classe d'hommes soumis au recrutement, l'armée formait un corps distinct et à part dans l'empire byzantin. Il y avait dans la société deux classes séparées, les citoyens et les soldats. Le peuple avait appris à ne pas se reposer sur ses propres forces pour la défense de ses foyers et de son indépendance. Cela rendit facile l'enrôlement des étrangers, qui ne fut pas considéré par les citoyens comme une atteinte à leurs droits ou un danger pour leur indépendance, mais plutôt comme un soulagement ou un moyen d'éviter un service pénible. Cet enrôlement des étrangers pouvait, comme on l'a dit, avoir ses avantages (1). Mais, lorsqu'une nation confie sa défense à des mercenaires, elle prépare la perte de son indépendance. Des mercenaires combattaient aussi pour Carthage à cette bataille du Métaure, où fut écrasée à jamais la fière rivale de Rome.

Ainsi, sous le gouvernement de Byzance, le citoyen, abandonnant à l'armée la défense des frontières, et souvent de ses foyers même, et s'en

(1) V. Paparrigopoulos, tome III, p. 17.

remettant à la cour de Constantinople pour le gouvernement intérieur (1), se détachait de plus en plus de la direction des affaires de l'État et cherchait dans le domaine religieux une issue pour l'exercice aussi vain que dangereux de son activité naturelle. C'est ainsi que la vie politique disparut des contrées où elle avait autrefois atteint son plus grand développement. Les peuples de l'empire n'étant plus à même d'opposer des moyens moraux aux éléments de décomposition intérieure, et ayant épuisé dans de longues luttes les moyens matériels par lesquels ils pouvaient se défendre contre les ennemis du dehors, se soumirent enfin à la loi de la destruction, burent jusqu'à la lie la coupe du malheur, et pleurèrent les larmes de la captivité.

Précieux enseignement pour les générations modernes, et que doivent avoir sous les yeux les Grecs, qui aiment à prendre l'antiquité comme seule règle et pour seul modèle! Mais l'application des exemples de ce glorieux passé ne saurait être aussi pratique que les leçons que nous

(1) Le système de centralisation qui formait la base du gouvernement byzantin contribua beaucoup à hâter la dissolution de l'Empire. Constantinople absorbe la richesse des provinces et attire, à leur détriment, tous les soins des empereurs. Pour fournir des amusements au peuple de la capitale, pour subvenir au faste de la cour impériale on gaspillait souvent des trésors qui auraient suffi à renforcer les armées et à rendre le bien-être aux provinces. Voy. *Finlay*, t. II, p. 145.

donne l'histoire du moyen âge. Il est vrai que l'hellénisme moderne se propose de se dépouiller de tout élément étranger, et, se concentrant dans ses propres forces, a les yeux tournés vers ses premières origines, sans vouloir trop considérer cet intervalle de deux mille ans qui le sépare de Périclès ou d'Alexandre. Mais c'est dans cet intervalle que s'est formé le nouvel hellénisme, l'hellénisme chrétien. En étudiant les raisons qui produisirent la grandeur, la décadence et la ruine de cet État fondé sur l'hellénisme chrétien, on trouvera le moyen d'éviter les écueils sur lesquels il fit naufrage ; parce que, par bonheur, la décadence et la chute de l'empire grec ne furent pas dues aux prétendus défauts des populations, auxquelles après tout il ne manquait aucune de ces vertus qui font les grands États. Cette chute fut produite par des causes intérieures, qui empêchaient le libre exercice des vertus du peuple, et par des attaques extérieures, que l'empire soutint courageusement, tant qu'il lui resta des forces pour la défense, mais sous lesquelles il tomba enfin, épuisé, mais non déshonoré, non comme un esclave qui courbe la tête, mais comme un guerrier qui meurt l'épée à la main.

III

Revenus et richesses de l'empire. — Commerce. — Arts et industrie. — Sciences et lettres. — Législation. — Mœurs. — Récapitulation et conclusion.

Nous n'apprécierions pas exactement les causes qui contribuèrent à la longue conservation de l'empire byzantin, et reculèrent tellement l'heure de sa chute, si nous ne considérions pas la grande prospérité dont jouissaient ses habitants; car, sans la richesse que l'industrie et le commerce fournissaient, les armées et les flottes de l'empire n'auraient pu être entretenues, et la défense de l'État n'aurait pu se prolonger si longtemps. L'impression que cette prospérité produisait sur les étrangers, alors même que la décadence avait déjà commencé, nous montre quelle dut en être l'importance.

Le juif Benjamin de Tudèle, après avoir parcouru la France, l'Italie et de nombreuses villes de la Grèce, visita Constantinople, en 1170. Voici comment ce juif, appréciateur compétent de la

richesse, exprime son admiration : « Les trésors « qui affluent à Constantinople de toute pro- « vince, ville ou forteresse, dépassent la puissance « de l'imagination, et l'emportent sur ceux du « monde entier. Dans l'église de Sainte-Sophie, « il y a une quantité infinie de colonnes d'or et « d'argent. On trouve dans le palais de l'empereur « des trésors et des pierres précieuses dont l'es- « timation est une chose très-difficile. Les habi- « tants du pays sont riches ; ils portent des vête- « ments de soie et, par dessus, des manteaux « brodés d'or. Ainsi vêtus, ils se promènent à « cheval, et l'on dirait des fils de rois. La contrée « est vaste et fertile en pain, en viande, en vin « et en fruits; et il n'y a pas au monde d'hom- « mes plus riches que ceux de ce pays-ci. »

Ainsi parle Benjamin. Cinquante ans plus tard, le même étonnement s'empare des Francs, lorsque, venus pour conquérir Constantinople, ils jetèrent l'ancre près de Saint-Étienne (1). « Du « pont de leurs vaisseaux, dit Villehardouin, « ceux qui ne l'avaient pas encore vue se mirent à « contempler cette magnifique cité, ne pouvant « se persuader qu'en tout le monde il y en eût « une si belle et si riche ; particulièrement quand

(1) C'est le *San-Stefano* auquel la guerre turco-russe et le traité qui l'a suivie viennent de donner un regain de célébrité (*Note du trad.*).

« ils aperçurent ses hautes murailles et ses belles « tours, dont elle était revêtue et fermée tout à « l'entour, et ses riches et superbes palais, et ses « magnifiques églises qui étaient en si grand « nombre, qu'à peine on se le pouvait imaginer, « si on ne les voyait de ses yeux. »

Lorsqu'ils eurent pris la ville et qu'ils s'emparèrent de ces richesses qu'ils convoitaient de loin, leur étonnement ne fut pas moindre et leurs espérances ne furent pas déçues. « Le butin fut tel, « qu'on ne peut exprimer combien ils (les croi-« sés) gagnèrent d'or et d'argent, de vaisselle, « pierres précieuses, de velours et autres draps « de soie et fourrures exquises de martes, de « vairs, de gris et d'hermines, et autres sembla-« bles objets précieux et meubles ; de sorte qu'on « peut dire véritablement que depuis la création « du monde jamais ne fut fait si grand butin en « ville conquise (1). »

M. Paparrigopoulos, se fondant sur des sources contemporaines, évalue approximativement à 625 millions de francs, ou, selon la valeur relative de la monnaie, à trois milliards environ, le revenu annuel de l'empire byzantin au douzième siècle. Or, nous pouvons nous représenter le degré de développement matériel que ce revenu énorme

(1) Villehardouin, *Conqueste de Constantinople*, p. 48 et 102.

accuse, en comparant au point de vue économique la situation présente (1873) de la Turquie, qui comprend un territoire plus étendu que l'empire chrétien du douzième siècle. D'après les évaluations les plus bienveillantes de ceux qui soutiennent la Sublime-Porte, son revenu annuel dépasse à peine la somme de quatre cent vingt millions de francs, et depuis longtemps il ne suffit plus aux besoins du gouvernement. Le revenu du puissant empire britannique n'est guère monté en 1873, qui fut une heureuse année, qu'à la somme de deux milliards.

Cette richesse qui, quoique centralisée dans la capitale, s'étendait cependant à toutes les provinces de l'empire, était le produit du travail de la population, de son commerce et de son industrie.

Située entre l'Europe et l'Asie et se reliant par la Propontide avec les rivages de la Méditerranée et de l'Océan, communiquant, par les fleuves tributaires de la mer Noire, avec les contrées les plus reculées de l'Europe et de l'Asie, Constantinople, devenue le centre non-seulement de l'empire, mais, pour ainsi dire, de la civilisation, développa les avantages de sa position unique bien au-delà de l'horizon de l'ancienne Byzance.

C'est là que, pendant toute la durée du moyen

âge, se concentrait l'échange des marchandises des Indes et de l'Europe septentrionale, et celui des produits de l'agriculture et de l'industrie nationales. C'est de là que partaient pour tous les points de la Méditerranée les flottes marchandes des Grecs, qui fournissaient au reste de l'Europe de la soie, des tapis, des tissus de lin, des parfums, des pierres précieuses, du coton, des peaux préparées, de l'huile, du vin et des fruits.

Mais les républiques italiennes, nouvellement fondées, commencèrent à rivaliser peu à peu avec les marchands byzantins. D'abord sous l'égide du gouvernement de Constantinople et comme vassaux ou sujets de l'empire grec, les colons des villes italiennes réussirent enfin, en exploitant avec adresse et succès les guerres des croisés, à faire de leurs comptoirs en Orient des États dans l'État et à donner une forme politique à leurs relations commerciales avec Byzance.

De la première à la quatrième croisade, la navigation et le commerce des républiques italiennes prirent un très-grand développement, tandis que l'organisation militaire de l'Europe féodale tout entière sapait la suprématie jusqu'alors exclusive de l'empire d'Orient. Lors de la conquête de Constantinople par les Francs, la domination maritime de la Méditerranée passa entre les mains des Vénitiens; lorsque les Grecs en chas-

sèrent les Latins, les marchands et les industriels qui s'étaient entre temps établis en Orient restèrent dans le pays, et lès Byzantins ne purent dès lors leur enlever la prédominance commerciale et industrielle qu'ils avaient acquise.

Michel Paléologue confirma aux Vénitiens, aux Pisans et aux Génois, qui composaient ces colonies italiennes, tous les privilèges qu'ils avaient déjà acquis, afin de s'assurer de leur concours dans ses luttes contre les Francs (1).

Le commerce intérieur et extérieur du pays, se faisant dorénavant par ces colons italiens, passa graduellement dans les villes de l'Italie, et Constantinople fut ainsi privée des sources de sa richesse (2).

Le gouvernement byzantin tenta de se débarrasser tantôt des Vénitiens, tantôt des Génois, en profitant de leur rivalité mutuelle. Mais, soit que les uns ou les autres eussent le dessus, le résultat était le même pour les sujets de l'empire. Le commerce passait entre les mains des Italiens, et beaucoup d'articles dont Byzance avait eu jusqu'alors le monopole se firent dorénavant en Sicile, en Italie et en Espagne. La transplantation de l'industrie de la soie en Sicile

(1) Ces colons avaient des lois particulières; ils tiraient leurs chefs de leur métropole, les Vénitiens leurs *bailes*, les Pisans leurs *consuls*, les Génois leurs *podestà*.

(2) MORTREUIL, *Histoire du droit byzantin*, t. III, p. 51.

fut, notamment, le coup le plus funeste que les Normands portèrent à l'empire grec.

Mais oublions combien la concurrence commerciale des Italiens devint funeste à cet empire; oublions que les Vénitiens furent la première cause de sa dissolution, survenue à la suite de la conquête franque; oublions que les navires des Génois transportèrent d'Asie sous les murs de Constantinople les premiers Turcs qui l'attaquèrent, et bornons-nous à rappeler que ce contact des Italiens avec les Byzantins fut le point de départ et l'occasion de la prospérité matérielle et intellectuelle des républiques italiennes, laquelle précéda la renaissance du reste de l'Europe. C'est encore un anneau à ajouter à la chaîne qui rattache tout progrès de l'Europe régénérée à la conservation de l'empire byzantin.

Du reste, en remontant à l'origine de presque toutes les branches de l'art moderne, nous retrouvons toujours des maîtres et des modèles byzantins; et, plus on fouille particulièrement l'histoire des arts, de l'industrie et du commerce de Venise, qui fut la principale institutrice de l'Europe moderne, plus on se persuade que cette Venise est en quelque sorte une station byzantine dans l'Adriatique (1).

(1) La république vénitienne resta vassale de l'Empire d'Orient jusqu'au douzième siècle, c'est-à-dire, aussi longtemps que les

Le lecteur grec peut voir, dans les pages ci-dessus citées de M. Paparrigopoulos, la variété des productions de l'art et de l'industrie byzantine, et le livre de M. Paul Lacroix, les *Arts au moyen âge*, peut fournir aux gens du monde de nombreuses preuves de l'influence que Byzance a exercée sur l'art moderne.

Ainsi c'est à l'Orient que l'Europe doit non-seulement la sériciculture et l'art de tisser la soie, mais aussi les étoffes brodées et brochées d'or, les tapis et les tapisseries, qui devinrent bientôt le complément inévitable du luxe des Occidentaux. C'est des Byzantins que les Vénitiens apprirent l'art de la verrerie et la fabrication de ces objets, qui sont encore aujourd'hui si recherchés pour leur beauté. Quant à l'orfèvrerie et à la bijouterie, il fallut beaucoup de temps avant que les Italiens, les Allemands et les Français pussent égaler les Byzantins, dont ils imitaient les modèles.

C'est à Constantinople, enfin, que furent inventées les premières orgues, et c'est à des ouvriers grecs que l'on doit les premiers sons har-

Vénitiens trouvèrent leur intérêt dans la protection du gouvernement de Constantinople et qu'ils tirèrent profit des priviléges dont ils jouissaient comme sujets de ce gouvernement. Mais, lorsque les États qui se formaient entre temps en Occident eurent atteint un degré de développement suffisant, et que les croisades eurent altéré l'aspect de l'Europe, les Vénitiens se détachèrent de Constantinople.

monieux qui émurent les âmes des fidèles dans les églises d'Occident (1).

Pour ce qui est des beaux-arts, en général, l'Europe moderne doit beaucoup à ses maîtres byzantins. Il est vrai que, pour produire des chefs-d'œuvre, l'aptitude naturelle ne suffit pas; il faut encore le libre exercice de la vie politique et la prospérité matérielle. La société byzantine ne possédait pas ces éléments, qui produisirent, dans la Grèce antique et dans l'Italie du seizième siècle, les grands artistes que l'art moderne admire comme des modèles et des maîtres. Mais il ne faut pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, oublier que le rôle des Byzantins dans la marche de la civilisation n'était pas tant d'ouvrir des routes nouvelles à l'activité de l'esprit que de conserver les anciennes traditions : c'est ce qu'ils ont fait aussi pour les beaux-arts. S'ils laissèrent l'idée du beau déchoir et se prostituer graduellement, ils guidèrent cependant l'art, qui se régénérait, vers l'imitation des modèles antiques, et ils ne se lassèrent jamais de cultiver, ne fût-ce que d'une main épuisée, toutes les branches de

(1) Ce n'est pas seulement dans les œuvres de la paix que l'on trouve des témoignages du développement des arts et de l'industrie chez les Byzantins. Leur supériorité dans les engins militaires ainsi que la découverte même et l'usage du feu grégeois en sont encore des preuves.

l'art, lors même qu'ils avaient perdu tout espoir de réussir dans leur recherche du beau et du sublime.

Du reste, si pendant tant de siècles l'art byzantin s'est fixé avec persistance sur des types immuables, on doit en conclure qu'il y a eu à l'origine une période meilleure, et c'est sur cette époque que doit particulièrement porter son attention celui qui étudie l'histoire de cet art.

Ainsi, pour ce qui concerne l'architecture, la plus haute expression et le type le plus caractéristique du style byzantin est Sainte-Sophie, qui suffit pour placer Anthémios et Isidore au nombre des plus grands artistes. Ce style byzantin n'est pas circonscrit exclusivement dans le règne de Justinien, ni dans la capitale, ni même dans l'empire byzantin ou la période byzantine (1). Saint-Marc de Venise est un monument durable de l'influence byzantine en Italie. Les édifices mauresques si admirés furent principalement construits par des architectes grecs. Les Ottomans aussi essayèrent de mettre en œuvre l'art et le travail du peuple conquis pour orner de nou-

(1) Le style byzantin découle de l'art grec et romain; il est la transition de l'architecture antique à l'architecture moderne, et il forme le premier type du temple chrétien. Relativement à l'influence de ce style sur le monde chrétien d'une part (spécialement à Venise, en Sicile, en Russie et dans tout l'Orient chrétien), et de l'autre sur l'art mahométan, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux.

veau Constantinople, et c'est le Grec Christodule que Mahomet II chargea de bâtir la mosquée qui porte son nom (1).

Quant à la peinture, nous ne pouvons juger avec exactitude quel point atteignirent les Byzantins, parce que des monuments de la meilleure époque ne sont point parvenus jusqu'à nous. La longue lutte des Iconoclastes a peut-être contribué à leur disparition. Mais les miniatures de quelques manuscrits anciens, les traces d'une supériorité antérieure conservées dans l'hagiographie moderne, les mosaïques qui nous sont restées, et enfin les descriptions des contemporains, nous permettent de supposer que la peinture byzantine ne fut pas toujours telle que nous nous la figurons par ce qui nous en reste. Mais, même ainsi, elle fut le modèle et le guide de l'art moderne. Les maîtres de Raphaël copiaient ou imitaient des modèles byzantins. Une simple visite dans n'importe quel musée de l'Europe suffit pour indiquer l'influence que les Byzantins exercèrent sur la peinture nouvelle.

Ainsi que les beaux-arts, l'instruction dans toutes ses branches, quoiqu'elle ait eu de nom-

(1) Voyez Byzantios, *Constantinople*, t. I, p. 577.

breuses périodes de décadence, ne fut cependant jamais tout à fait négligée par les Byzantins. Les connaissances encyclopédiques, ainsi qu'ils les appelaient, furent toujours considérées par eux comme le complément de toute bonne éducation, non-seulement pour les hommes, mais aussi pour les femmes. La prédominance d'un bon système d'éducation explique la succession non interrompue de tant d'hommes supérieurs dans la période byzantine, à une époque où n'existait pas la liberté civile, cette source créatrice du génie.

Les femmes aussi, grâce à cette éducation, purent souvent prendre une part active aux affaires de l'État. Durant les derniers siècles de la décadence, en particulier, les femmes firent preuve, dans les cours de Constantinople et de Trébizonde, d'une sagesse, d'une vertu, d'un courage souvent supérieur à celui des hommes (1). Cette supériorité de l'éducation byzantine était reconnue par l'Europe contemporaine, dont les princes étaient heureux de pouvoir faire élever leurs filles sous la surveillance des dames de la cour de Constantinople.

Il nous reste de nombreux témoignages des honneurs et de la considération que les savants obtenaient dans cette cour et dans toute la société byzantine. Nous pouvons sourire aujour-

(1) Voir Finlay, *History of the empire of Trebizond*, p. 407.

d'hui au souvenir du titre de « prince des philosophes » que prenait Psellus (1). Mais, dans les écoles que ces *philosophes* dirigeaient, on enseignait Aristote et Platon. Sans doute, cet enseignement ne devait que s'attacher aux formules et manquer de chaleur; mais il est impossible que ce frottement quotidien avec les grands génies de la Grèce antique n'ait pas produit d'heureux effets, et c'est ce qu'atteste fréquemment la lecture de ces auteurs byzantins, que l'on a un peu trop méprisés.

Car, enfin, tous ceux qui acquéraient ces connaissances encyclopédiques ne devenaient pas seulement des chroniqueurs ou des disséqueurs de questions théologiques. Les dictionnaires biographiques sont remplis de noms d'auteurs byzantins : grammairiens, mathématiciens, géographes, médecins, écrivains d'ouvrages divers sur la physique, l'astronomie, la musique, et sur toutes les branches des connaissances humaines. Aucun d'eux, dit-on, ne donna une impulsion mémorable à une branche quelconque de la science. Soit; mais l'émulation incessante de ces hommes qui cherchaient à acquérir et à propager

(1) La récente publication d'ouvrages inédits de Psellus due aux soins de M. C. Sathas, ainsi que l'excellente notice biographique qu'il lui a consacrée rectifient, en la rehaussant, l'idée que l'on avait de ce savant, qui fut, en réalité, un des personnages les plus considérables de son époque (*Note du trad.*).

le savoir, est en elle-même quelque chose de noble, dont la science moderne doit tenir compte, quand elle juge les Grecs du moyen âge.

Il est d'usage aujourd'hui d'attribuer aux Arabes l'honneur d'avoir conservé ou créé un grand nombre de sciences au milieu des ténèbres du moyen âge. Mais il ne faudrait pas oublier que les maîtres des Arabes furent les Grecs de Constantinople; que, si quelques ouvrages des anciens furent conservés par des traductions arabes, ces traductions sont l'œuvre des Grecs (1); que, si les Califes, à l'apogée de leur puissance, encouragèrent la culture des lettres et des sciences, ce fut grâce à des Grecs qu'ils réussirent à transplanter à Bagdad cette culture exotique, et que, si le calife Almamoun est digne d'éloges pour avoir poursuivi l'acquisition d'hommes tels que Léon de Thessalonique, la société byzantine a droit à une plus grande reconnaissance de la part de la postérité pour avoir produit de pareils hommes.

Les écoles de droit sont l'œuvre la plus importante et le monument le plus durable de la science byzantine; elles conservèrent les monuments du droit de l'ancienne Rome, et elles le

(1) GIBBON, tome VI, page 150.

réformèrent conformément aux besoins de la nouvelle société chrétienne.

Deux grands empereurs, Justinien et Basile le Macédonien, représentent particulièrement la législation byzantine. « Les jurisconsultes grecs, « dit Mortreuil, qui travaillèrent sous les ordres « de Justinien, ont fait preuve de tant d'habileté, « qu'après treize siècles, les compilations de cet « empereur représentent encore l'esprit du droit « romain tout entier, et que la législation, dans « les codifications modernes, est encore soumise « à ses prescriptions et à ses doctrines (1). »

Trois siècles après Justinien, Basile le Macédonien entreprit de rédiger un nouveau code basé sur les commentaires, par lesquels les légistes byzantins avaient déjà expliqué et complété les recueils de Justinien et de ses successeurs. Ce nouveau code, les Basiliques, devint dès lors la loi de l'Orient chrétien. L'ancienne législation romaine y subit une transformation importante et radicale. La forme monarchique du gouvernement, et surtout le christianisme, lui donnent un caractère entièrement nouveau, qu'il conserva tant qu'il y eut à Constantinople des empereurs qui poursuivirent et complétèrent l'œuvre législative de leurs prédécesseurs. Parallèlement

(1) *Hist. du droit byzantin*, préf., IX.

à cette législation civile, les Byzantins créèrent aussi le droit canon.

L'application, l'étude, les commentaires et les explications de cette double législation produisent du commencement jusqu'à la fin de l'empire une suite non interrompue de légistes remarquables. Les noms d'un grand nombre d'entre eux ont été ensevelis dans l'oubli des siècles; mais il nous en est resté une longue liste depuis Tribonien jusqu'à Harmenopule. Les écoles de droit de Constantinople et de Beyrouth étaient la pépinière de ces savants. Il y avait en outre des chaires de droit à Athènes et à Alexandrie; Césarée est également indiquée comme ayant eu une école de droit.

C'est déjà un éloge pour ces écoles que l'observation de Mortreuil, qui trouve dans leurs points de ressemblance avec celles d'Italie une preuve de plus de l'influence du droit byzantin sur l'Europe occidentale.

Mais venons à la littérature, par laquelle on peut toujours juger du développement intellectuel d'une nation, et examinons ce que les Byzantins, si décriés, peuvent mettre en avant pour leur défense. Je laisse de côté le quatrième et le cinquième siècle, qu'illustrent les noms des Basile, des Grégoire, des Chrysostome, des Syné-

sius, des Zosime, des Stobée, des Musée et de tant d'autres, que l'on considère habituellement comme les derniers représentants de l'hellénisme antique, tandis qu'au contraire tous ces écrivains, et surtout les Pères de l'Église, pourraient être considérés comme les initiateurs et la gloire de la période byzantine. Notons seulement, en parcourant un à un les siècles suivants, qu'au sixième siècle Procope et Agathias écrivaient leurs histoires remarquables ; qu'au septième siècle vivait Pisidès, dont les poëmes, bien qu'ils ne justifient pas l'admiration des contemporains, qui allaient jusqu'à les comparer aux tragédies d'Euripide, prouvent cependant la continuité des traditions poétiques de l'antiquité dans le cercle des savants byzantins ; au huitième siècle florissait Jean Damascène, surnommé Chrysorrhoas, dont les écrits théologiques devinrent la base des croyances orthodoxes, et dont les hymnes répondent encore aujourd'hui aux sentiments et à la foi des cœurs chrétiens dans les églises grecques. Le neuvième siècle est illustré par le nom de Photius. Le dixième nous a légué les écrits de deux savants empereurs, Léon le Sage et Constantin le Porphyrogénète, comme une preuve de l'honneur que la culture des lettres recevait du trône même. Au onzième siècle, Suidas écrivait son lexique et

Cédrénus son histoire; le douzième est orné des noms d'un savant évêque, Eustathe, et d'une princesse grecque, Anne Comnène. Le treizième et le quatorzième siècles voient augmenter le nombre des écrivains ainsi que leur mérite. Au quinzième, la prise de Constantinople fait fuir en Italie tous ces savants, qui sauvent avec eux le patrimoine intellectuel de la Grèce ancienne. Ainsi le dernier bienfait de l'Orient envers l'Occident, qui renaissait, fut cette longue conservation du savoir antique; et ces fugitifs complétèrent l'œuvre de régénération commencée par les croisades. Ces deux faits historiques, les croisades et la diffusion, par les Byzantins, du savoir antique, forment le cercle de la féconde période, durant laquelle l'Occident, jusqu'alors informe et demi-barbare, devint graduellement la société moderne.

Nous ne pouvons assurément nous attendre à trouver dans les auteurs byzantins la profondeur et l'originalité de leurs modèles antiques. Il s'en faut de beaucoup! Mais la lecture d'un grand nombre d'entre eux ne manque pas de charme et d'agrément; elle rappelle les anciens, quoique de loin, et, en somme, nous ne pouvons condamner la littérature byzantine comme n'ayant rien produit de remarquable. Une preuve de la prévention avec laquelle nous la jugeons d'habi-

tude, c'est que quelques-uns des poëmes, admirés pendant longtemps comme l'œuvre d'Anacréon, sont aujourd'hui attribués par la critique à des poëtes byzantins anonymes (1). Si ces poésies furent écrites à Byzance, qui sait combien d'autres monuments d'une grâce vraiment hellénique sont ensevelis dans l'oubli des siècles?

Mais cette imitation des anciens, même quand elle a réussi, est malheureusement la faiblesse caractéristique de la littérature byzantine. C'est dans les traditions antiques que les savants d'alors se renferment; mais cet exemple ne sert pas, comme un levain, pour produire de nouvelles idées; la pensée antique ne s'applique plus aux besoins du jour; son germe reste stérile dans un étroit horizon et glacé dans une froide atmosphère. Les Byzantins cessent de voir la substance pour n'adorer simplement que l'enveloppe. Ils admirent la langue des anciens et la regardent comme le seul instrument dont un écrivain doit se servir. La langue parlée revêt de nouvelles formes et entre dans une nouvelle période de vie, mais pour eux elle reste *commune, rustique et populaire;* le mépris de la langue vivante et de ceux qui la parlent sépare enfin la classe

(1) Voyez aussi *Paparrigopoulos*, tome IV, page 179, au sujet du dialogue Φιλόπατρις attribué à Lucien.

des savants du reste de la nation. Les savants byzantins ne suivent pas, n'interprètent pas le mouvement contemporain des esprits, et conséquemment leurs œuvres manquent du souffle de la vie; car une littérature qui ne représente pas son époque, qui ne reçoit pas de la nation vivante la chaleur qu'elle lui rend en lumière, une telle littérature ne peut pas avoir la vie, l'élévation, la passion et la vigueur qui sont le caractère distinctif de toute inspiration nationale saine et forte.

Voilà pourquoi tous les avantages des écrivains byzantins, l'érudition de beaucoup d'entre eux, la grâce ou la sagacité politique de quelques-uns, ne les préservent pas des fatales conséquences amenées par leur aveugle attachement à une époque qui avait fini d'exister. Les prosateurs rivalisent à qui s'approchera le plus près du style attique; les poëtes tâchent d'imiter l'un Euripide, l'autre Anacréon. Mais ils oublient que c'était en parlant la langue vivante de leur temps que Démosthène remuait le Pnyx et que Socrate s'entretenait avec ses disciples; ils oublient que c'est en récitant des vers d'Euripide que les Athéniens, captifs à Syracuse, recouvraient leur liberté. Ils ne reflèchissent pas que, pour faire croître les fleurs de l'éloquence et de la poésie, il faut qu'elles poussent naturellement, dans le

sol qui leur est propre et sous les rayons d'un soleil vivifiant.

Mais une telle culture ne se faisait pas à Byzance; il n'y avait là ni le Pnyx, ni le théâtre, ni l'Académie d'Athènes, et cette littérature ne nous a point légué de ces monuments brillant pour toujours comme des phares qui éclairent au loin l'orbite de la pensée humaine.

Heureusement il y a une exception qui prouve que, là où existaient la vie et la vérité, là où débordait le sentiment, le Byzantin, surmontant les obstacles du pédantisme, retrouvait la faculté ou les moyens de s'exprimer avec bonheur.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que, dans le monde byzantin, les questions religieuses avaient fini par devenir le centre principal du mouvement politique et social; par une conséquence naturelle, le sentiment religieux fut le plus puissant ressort des individus. C'est à ce sentiment que nous devons la plus vive expression de la pensée byzantine; c'est à lui que nous devons Sainte-Sophie, ainsi que la littérature ecclésiastique que formèrent et illustrèrent les Pères de l'Église grecque; c'est à lui que nous devons l'Eucologe de cette Église, dans lequel on trouve, moins que dans tout autre monument, la décadence intellectuelle et esthétique de cette

époque, et qui, au-dessus des types byzantins, conserve, pour ainsi dire, un caractère humain.

La collection des diverses prières, souvent aussi belles que poétiques, qui pendant tant de siècles ont continué d'interpréter les sentiments et de répondre aux besoins spirituels de tant de générations chrétiennes, n'est pas le produit d'une seule époque ni d'une seule classe d'hommes. Les calamités nationales ont, en maintes circonstances, laissé leur écho émouvant dans ce recueil; beaucoup de cœurs sensibles y ont ajouté leurs soupirs. C'est ainsi que les livres ecclésiastiques des Grecs ont depuis le commencement acquis ce type particulier, qui heureusement a continué à se refléter jusqu'à ce jour dans l'aspect religieux de ce peuple : leur foi faisant partie intégrante de leur existence nationale, les sentiments les plus profonds du cœur unis intimement aux vicissitudes de la patrie!

L'analyse historique de ces livres sacrés serait un sujet digne d'inspirer les études et les travaux des savants grecs. M. Spyridion Zambélios a déjà montré, dans quelques pages émouvantes de ses savantes études historiques sur le moyen âge grec, de quel développement ce sujet est susceptible (1).

(1) Voyez chapitre XXXVIII, *Offices des morts*, page 152.

Outre les ouvrages de M. Zambélios, divers autres travaux remarquables de savants grecs (1), et en particulier l'œuvre nationale de M. C. Paparrigopoulos, sont des prémices pleines de promesses de l'œuvre de la Grèce moderne pour ressusciter ce moyen âge; car c'est certainement à des Grecs qu'incombe surtout l'exploitation de cette mine inépuisable.

C'est seulement dans ce siècle que quelques savants étrangers se sont sérieusement appliqués à déblayer les décombres qui la couvrent. Nous devons à leurs recherches divers écrits précieux, qui seront un excellent guide pour les jeunes écrivains de la Grèce. Mais ceux-ci pourront approfondir plus facilement que les étrangers les mystères de l'histoire byzantine et débrouiller l'écheveau emmêlé de ses péripéties. Combien de pages de cette histoire sont encore obscures! Combien de chapitres doivent être récrits! C'est pour cela qu'il serait à souhaiter que les jeunes historiens grecs s'occupassent d'éclairer cette époque, principalement par des monographies. Leurs études ne seront pas stériles, car beaucoup d'événements, beaucoup de personnages, d'innombrables épi-

(1) Nous ne pouvons passer ici sous silence M. C. Sathas, dont les travaux importants ont tant contribué à faire connaître l'histoire du moyen âge grec. Le *Syllogue* grec de Constantinople a commencé également à favoriser l'étude des documents relatifs à cette époque.

sodes de la période byzantine sont susceptibles d'un pareil travail. Le mouvement religieux de ce monde, ses relations commerciales, son état social et moral, voilà autant de sujets attendant encore la main habile qui doit les traiter.

Ce dernier chapitre de l'état moral de la société byzantine nous semble en particulier digne d'être étudié. Il faut que l'on sache jusqu'à quel degré l'examen impartial des faits justifie le mépris dans lequel est tombé le nom byzantin au point de vue moral. Les relations des gouvernés avec les gouvernants, les événements divers où se reflète la conscience des peuples contemporains, la considération dont jouissaient à différentes époques les bons ou les mauvais princes, le respect que l'on avait pour les ecclésiastiques selon la pureté de leur vie, la législation enfin, voilà, je pense, autant de sources dont un historien impartial et consciencieux peut tirer d'utiles conclusions. Je suis persuadé que d'une telle étude résulterait la réhabilitation de ces Byzantins tant décriés.

Ce sujet me paraît si important que l'on me permettra de citer le témoignage d'un savant étranger, témoignage d'autant plus précieux et digne d'attention, que cet écrivain ne peut nullement être accusé d'indulgence exagérée pour tout

ce qui est Grec; au contraire, il nous a accoutumés à des jugements qui sont toujours sévères et qui ne sont pas toujours justes.

Voici ce que dit Finlay, dans sa comparaison des Byzantins du huitième siècle avec les peuples antérieurs ou contemporains. Ses observations peuvent en général s'appliquer sûrement à la période byzantine tout entière : « Les peuples byzantins sous les empereurs iconoclastes, dit-il, étaient, au point de vue moral, supérieurs à tout autre État de population égale, dans les temps antérieurs. Sous Constantin Copronyme, la masse était dans une situation sociale supérieure à celle du siècle de Périclès. Certes, la classe privilégiée avait déchu; mais le peuple avait plus gagné que le petit nombre n'avait perdu, grâce à la limitation de l'esclavage (1) et au développement du travail affranchi. L'opinion publique, quoique s'occupant de sujets moins relevés qu'auparavant, avait cependant acquis des bases plus larges, et représentait une classe d'hommes plus nombreuse. Peut-être les disputes même au sujet des formules et des subtilités ecclésiastiques contri-

(1) « L'esclavage chez les Grecs du bas empire n'a jamais été ce qu'il a été à Rome; il n'approchait pas même de notre domesticité. Si les monuments du droit n'étaient pas là pour attester l'existence de la condition servile, on aurait droit de croire à son anéantissement absolu. » Mortreuil, *Hist. du droit byz.*, tome III, page 56.

buaient-elles autant que les factions du Pnyx à la formation d'une moralité plus pure (1).

« Si, ajoute-t-il, on peut discuter sur la supériorité morale entre la Grèce ou Rome d'un côté et Byzance de l'autre, la supériorité des Byzantins demeure indiscutable, quand on les compare à leurs contemporains. Dans les empires contemporains des Sarrasins ou des Francs, il n'existait pas de barrière morale, mais des classes privilégiées ou des tribus conquérantes opprimaient des multitudes asservies, sans être contenues par les lois, la religion ou la morale... En Orient, le Mahométisme légalisait la polygamie et toutes ses funestes conséquences; en Occident, les enseignements du Christianisme ne suffisaient pas à imposer des limites à la dépravation des mœurs, et Charles Martel, Pépin le Bref ou Charlemagne avaient chacun deux femmes et un grand nombre de concubines, et cela à l'époque même où, à Constantinople, l'empereur Constantin VI amenait sa propre chute, parce que l'on ne considérait pas comme régulier le second mariage qu'il avait contracté après avoir divorcé.

« Les lois des Francs attestent que l'ivrognerie des femmes était une chose habituelle; et toute

(1) D'après Finlay, « la connaissance des livres sacrés et des principes du christianisme était plus répandue parmi les Grecs du moyen âge que chez beaucoup de nations occidentales durant les temps soi-disant civilisés ». *Medieval Greece and Trebizond*, page 56.

la législation de l'Europe occidentale au septième et au huitième siècle, indiquant l'immoralité dominante ainsi que l'anarchie sociale, explique, mieux que les événements politiques racontés par les chroniqueurs, la vraie cause des catastrophes successives de tant de gouvernements. La supériorité morale de la société byzantine fut, au contraire, l'une des principales causes de la durée de l'empire grec. C'était là le véritable élément conservateur de l'État (1). »

A côté de la situation morale des peuples byzantins, l'organisation sociale des différentes classes des sujets de l'empire est un thème digne d'étude. Elle nous éclairera plus complétement sur la vraie situation que le peuple occupait dans l'État, sur son degré de sujétion envers le gouvernement et sur le développement progressif de cette existence municipale qui fut, au moment de la catastrophe, l'ancre de salut de la nation asservie.

A tous ces points de vue, la période byzantine, bien qu'ayant, du commencement à la fin, des caractères généraux et distinctifs qui établissent son unité, peut cependant se diviser en différentes périodes, dont chacune a des symptômes

(1) Finlay, *Byzantine empire*, tome I, page 258.

et des signes particuliers. Ces diverses phases de l'histoire byzantine s'expliquent non-seulement par l'influence mutuelle et les évolutions des éléments intérieurs, mais aussi par le mouvement général des esprits dans le monde extérieur; car les événements contemporains ont, de tout temps et dans des sens différents, exercé leur influence sur l'histoire byzantine.

Cette division en périodes séparées rend plus facile encore le travail par monographies. Mais il va sans dire que celui qui voudra tracer le tableau d'une de ces périodes doit, pour bien la comprendre et pour la représenter avec exactitude, connaître en détail et à fond les aspects divers de l'histoire entière du moyen âge.

Quelques écrivains français nous ont donné des modèles de pareils écrits; ainsi M. Alfred Rambaud a traité l'époque de Constantin le Porphyrogénète, M. Ludovic Drapeyron a raconté l'histoire d'Héraclius, et surtout le savant Amédée Thierry, dans ses récits et ses monographies, prouve combien de matériaux curieux et attrayants peuvent être fournis par l'histoire byzantine.

En effet, que d'empereurs dont la vie serait le thème de pages émouvantes! Quoi de plus tragique, par exemple, que le meurtre de Léon l'Arménien dans le sanctuaire et la proclamation de son successeur, Michel III, sorti de la prison

où il attendait l'heure de son supplice, et portant encore ses chaînes? ou bien que la mort de Théophile, ayant près de son lit la tête nouvellement coupée du vertueux Théophobe? Quel sujet pour une plume habile que la captivité de Romain Diogène et son retour de l'exil sous les murs de Constantinople, où, au lieu du trône, il ne trouve qu'une mort cruelle? ou bien que la vie si féconde en tragiques aventures d'Eudocie, fille d'Alexis III? ou enfin que la vie romanesque d'Andronic et son effroyable fin?

Et, si nous descendons du trône, combien ne trouvons-nous pas d'hommes qui ont exercé une influence heureuse ou néfaste sur les destinées de l'Orient, et dont la biographie pourrait jeter une lumière nouvelle sur l'histoire de leur époque!

Mais la mention de noms et de scènes dignes d'inspirer un littérateur ou un artiste m'entraînerait trop loin. L'historien, le poëte, le peintre de la Grèce moderne possèdent là une mine inépuisable et encore inexplorée, qui leur ouvre une vaste carrière de recherches et de gloire.

Peut-être si, au lieu de ce résumé rapide, j'avais essayé moi-même, par une de ces monographies dont je parle, d'attirer l'attention sur une des

pages de cette histoire aurais-je mieux réussi à dévoiler d'une façon plus intéressante le caractère véritable du monde byzantin.

Dans cette esquisse, je ne me suis point proposé de traiter l'histoire byzantine; j'ai voulu seulement indiquer quelques-uns de ses traits généraux, ainsi que les raisons pour lesquelles le prisme d'antipathies et de préjugés séculaires dénature encore aujourd'hui l'aspect du passé.

Aussi ai-je essayé de montrer combien l'empire d'Orient était heureusement organisé pour la conservation de son existence et de son unité, et combien cette organisation a pu assurer, pendant de longs siècles, la conservation des éléments de la civilisation sous tous ses aspects. Car, tandis que d'un côté, sous l'empire d'une législation éclairée et sous l'égide d'un gouvernement vigilant, la production de la richesse publique et privée prenait un grand essor, de l'autre l'organisation militaire et la suprématie maritime assuraient à l'État son intégrité et sa supériorité, en face des invasions innombrables d'ennemis divers; et la situation intellectuelle et morale des habitants faisait de cet empire une véritable oasis au milieu de la barbarie du moyen âge qui l'entourait de toutes parts.

J'ai tâché encore et surtout de rappeler que, par l'enseignement et la diffusion du christia-

nisme, par les arts et le commerce, par les lettres et les sciences, les Byzantins purent non-seulement conserver pour eux-mêmes les traditions de la civilisation, mais aussi la transmettre à leurs voisins barbares, et devenir ainsi les guides et les maîtres de l'Europe renaissante.

Mais, en rapportant ces bienfaits de la période byzantine, je n'ai point voulu cacher les ombres du tableau que j'ai essayé d'esquisser. J'ai indiqué qu'il n'y avait pas dans le monde byzantin de liberté politique, donnant de la cohésion à l'État et neutralisant les désavantages du système de centralisation, par lequel la capitale absorbait la vie et l'activité de l'empire. J'ai mentionné les conséquences funestes de l'excessive prédominance des questions religieuses, ainsi que les suites non moins funestes de l'éducation politique, qui rendit enfin les peuples de l'empire incapables de défendre leur indépendance les armes à la main.

C'est là ce qui constitue principalement la faiblesse de l'empire grec; c'est là que nous trouverons l'explication de sa chute et de sa dissolution. L'ébranlement qui provoqua la conquête franque et qui la suivit mit à nu tous les vices de ce système politique, de même qu'une secousse soudaine porte à la surface d'une eau limpide la vase qui auparavant se cachait au

fond. L'abaissement que subit le gouvernement à l'époque des croisades, les dissensions intestines des prétendants au trône, et, par conséquent, le relâchement des liens qui raffermissaient l'État, facilitèrent la conquête de l'empire par un petit nombre de croisés. « Leçon, dit Finlay (1), bien digne de la méditation de toute nation riche et policée, qui néglige son éducation morale et son organisation militaire! Aucun État, quelque parfaite que l'on suppose son organisation politique, quelle que soit l'impartialité avec laquelle on y rend la justice, ne peut éviter un sort semblable à celui des Byzantins, s'il n'a pour gardiens permanents de sa prospérité l'habileté nécessaire, la discipline et l'expérience dans son organisation militaire et maritime. »

Toutefois, la secousse produite par la conquête franque purifia en quelque sorte et sépara les éléments confus qui constituaient le corps social de Byzance; et, au milieu de ce bouleversement destructeur, apparaît un esprit vigoureux d'hellénisme, qui vivifie les tentatives faites pour reconquérir Constantinople et inaugure la seconde période de l'histoire byzantine. Durant cette seconde période, l'empire, quoique conservant le nom de *romain*, prend un caractère de plus en

(1) *Medieval Greece and Trebizond,* page 100.

plus exclusivement grec, et une nouvelle carrière s'ouvre alors pour lui. Cet État, devenu plus homogène et ayant puisé de nouvelles forces dans les épreuves au milieu desquelles il se reforma, aurait pu prolonger sa vie en prenant de nouvelles tendances. Peut-être que, sous le sceptre des Paléologues, une nouvelle puissance purement hellénique aurait pu se reconstituer, dont l'existence et la marche auraient changé radicalement toute l'histoire de l'Europe du moyen âge et des temps modernes.

Mais deux obstacles infranchissables empêchèrent une telle transformation. D'une part, la stricte observation des formules et des institutions anciennes, l'orgueilleux sentiment d'être les héritiers de Rome, l'attachement au passé sous ses formes variées, formaient une barrière permanente arrêtant toute transformation radicale; de sorte que, tandis que l'Europe était en train de se former, l'Orient restait immobile, et son immobilité c'était la décadence! D'autre part, à côté de cette gangrène intérieure, les ennemis du dehors, les Slaves, les Bulgares, les Francs et surtout les Turcs, en brûlant les moissons, en détruisant les bestiaux, en réduisant les hommes en esclavage, en dévastant les provinces, exterminaient la population hellénique de l'empire et limitaient son existence à l'enceinte seule de

Constantinople; et là, dans cette antique et glorieuse capitale de la chrétienté, dans ce centre magnifique de la civilisation orientale, le bras pesant de Mahomet le Conquérant portait enfin le coup mortel.

J'espère que, dans cette revue du passé, je n'ai pas été induit en erreur. Je ne crois pas non plus que mon jugement ait été influencé par l'amour-propre national; car nous avons, après tout, dégagé l'hellénisme de la responsabilité des défauts byzantins, bien que nous ayons jusqu'à un certain point accepté la fusion des deux éléments.

Mais si, à côté des bienfaits que les Grecs du moyen âge ont pu rendre à la civilisation, j'ai mentionné avec quelque chaleur les vertus des individus, les exploits des guerriers, les sciences et les arts de ces temps, mon intention n'a pas été d'amoindrir l'admiration que le souvenir de l'antiquité grecque évoque dans tout noble cœur. Non, assurément!

Certes, les Byzantins ont fait preuve, dans la paix comme dans la guerre, de vertus que n'aurait pas reniées la Grèce antique; dans les lettres, les sciences et les arts, ils méritent d'être jugés avec indulgence, car ils ont du moins essayé d'imiter les glorieux exemples qu'ils ne pouvaient plus égaler; par la propagation du

christianisme et la fondation de l'Église, ils ont acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance du monde moderne. Mais cependant, tout en rendant justice aux vertus calomniées des Byzantins, tout en vengeant leur mémoire insultée, jamais leur souvenir ne fera battre nos cœurs autant que les noms sacrés de Marathon et de Platée, jamais autant que la mémoire glorieuse des héros et des sages de la Grèce antique.

Pourquoi cela? Est-ce parce que le Parthénon est plus beau que Sainte-Sophie, ou parce que Athènes a enfanté Eschyle et Thucydide et que Byzance nous a légué Photius? Non. Mais c'est parce que le double amour de la patrie et de la liberté n'élève pas la pensée, n'enflamme pas le cœur à Byzance, autant que dans la Grèce antique. Voilà la vraie différence entre ces deux mondes qui sont pourtant reliés par tant de points. Voilà pourquoi la Grèce moderne, sans oublier Sainte-Sophie et les liens qui la rattachent à Byzance, a toujours les yeux fixés sur la gloire de ses aïeux et pourquoi son cœur et son intelligence s'élancent toujours vers la Grèce antique.

Voilà pourquoi le poëte de la Grèce renaissante, lorsqu'il chante sa résurrection, n'invoque ni Constantin le Grand, ni Héraclius, ni les Comnènes, ni le dernier des Paléologues; mais,

fléchissant le genou devant les Trois Cents des Thermopyles, il célèbre la liberté *sortie des ossements sacrés des Hellènes* (1)!

Mais que les Grecs ne se reposent pas sur la gloire de leurs ancêtres, et qu'ils n'en tirent point vanité! Qu'ils n'oublient jamais combien contribuèrent à la chute de l'empire grec ceux qui en dirigeaient les destinées, pour avoir toujours eu les yeux fixés sur le passé! Profitant de ce précieux enseignement, qu'ils aient le double passé, dont ils ont hérité, comme base et comme point de départ de leurs luttes nouvelles; mais leurs yeux, mais leurs aspirations, mais leur énergie, qu'ils les tournent constamment vers l'avenir, et que leur mot d'ordre soit, non pas *en arrière*, mais *en avant!*

(1) Ἀπ' τὰ κόκκαλα 'βγαλμένη
τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερὰ
καὶ 'σὰν πρῶτα ἀνδρειωμένη,
χαῖρε, ὤ! χαῖρε, Ἐλευθερία!
(Hymne de Solomos à la liberté.)

APPENDICE

EMPEREURS ROMAINS

DEPUIS CONSTANTIN LE GRAND.

306. Constantin Ier le Grand.
337. Constantin II, Constance et Constantios.
361. Julien.
363. Jovien.
364. Valentinien Ier et Valens.
375. Gratien, Valentinien II et Théodose Ier.

EMPEREURS D'ORIENT.

1.

395-408. Arcadius, fils de Théodose le Grand.
408-450. Théodose II, fils d'Arcadius.
450-457. Marcien, mari de Pulchérie, sœur d'Arcadius.

2.

457-474. Léon Ier, proclamé par le Sénat.
474. Léon II, petit-fils de son prédécesseur.
474-491. Zénon, père de Léon le Jeune et gendre de Léon Ier.
491-518. Anastase Ier, époux d'Ariane, veuve de Zénon.

3.

518-527. Justin Ier est proclamé après la mort d'Anastase.

527-565. JUSTINIEN Ier, neveu de son prédécesseur.
565-578. JUSTIN II, neveu de Justinien.
578-582. TIBÈRE Ier est couronné par Justin, encore vivant.
582-602. MAURICE, gendre de Tibère.

[602-610. PHOCAS, meurtrier de Maurice, est tué par Héraclius.]

4.

610-641. HÉRACLIUS. Il a pour successeur son fils
641. CONSTANTIN III, qui est empoisonné par sa belle-mère.
641. HÉRACLÉONAS, fils cadet d'Héraclius, est détrôné et a le nez coupé.
641-668. CONSTANT, fils de Constantin III, est tué à Syracuse.
668-685. CONSTANTIN IV POGONAT, fils de Constant.
685-695. JUSTINIEN II, fils de son prédécesseur, est détrôné et a le nez coupé.

[695-698. LÉONCE est proclamé empereur.
698-705. TIBÈRE II détrône Léonce.
705-711. JUSTINIEN II remonte sur le trône et met à mort ses deux prédécesseurs; mais détrôné à son tour, il est mis à mort, et on proclame
711-713. PHILIPPICUS BARDANE; celui-ci est détrôné et a les yeux crevés.
713-716. ANASTASE II est détrôné par son successeur.
716. THÉODOSE III est obligé d'abdiquer.]

5.

716-741. LÉON III L'ISAURIEN est proclamé empereur.
741-775. CONSTANTIN V COPRONYME, fils de Léon.
775-780. LÉON IV LE CHAZAR, fils de Constantin V.

780-797. CONSTANTIN VI, fils de Léon IV, est détrôné par sa mère Irène qui lui fait crever les yeux.

797-802. IRÈNE est détrônée et enfermée dans un monastère.

6.

802-811. NICÉPHORE Ier est fait prisonnier et est tué par les Bulgares.

811. STAURACE, son fils, est détrôné et se fait moine.

811-813. MICHEL Ier RHANGABÉ, époux de Procopia, sœur de Staurace, est déposé et se fait moine.

[813-820. LÉON V L'ARMÉNIEN est tué dans l'église par les conjurés.]

7.

820-829. MICHEL II LE BÈGUE succède à Léon.

829-842. THÉOPHILE, fils de Michel II.

842-856. THÉODORA règne avec son fils mineur jusqu'au jour où elle est détrônée et se fait religieuse.

842-867. MICHEL III L'IVROGNE, fils de Théophile et de Théodora, est tué par son successeur.

8.

867-886. BASILE Ier LE MACÉDONIEN.

886-912. LÉON VI LE PHILOSOPHE, fils de Basile.

912-913. ALEXANDRE, frère de Léon, règne avec son neveu.

912-959. CONSTANTIN VII LE PORPHYROGÉNÈTE, fils de Léon.

920-944. ROMAIN Ier LÉCAPÈNE, tuteur et beau-père de Constantin, est déposé et enfermé dans un monastère par ses fils.

959-963. ROMAIN II, fils de Constantin, laisse en mourant deux fils mineurs.

963-1025. BASILE II LE BULGAROCTONE, } règnent d'abord sous la tutelle de leur mère Théophano.
963-1028. CONSTANTIN VIII, }

963-969. NICÉPHORE II PHOCAS épouse Théophano et est nommé tuteur de ses enfants mineurs.

969-976. JEAN Ier ZIMISCÈS, met à mort son oncle Nicéphore et lui succède comme collègue des jeunes empereurs.

1028-1034. ROMAIN III ARGYROS est désigné, comme devant lui succéder, par Constantin VIII, dont il épouse la fille, Zoé. Mais il est tué au bain, et sa veuve proclame

1034-1041. MICHEL IV LE PAPHLAGONIEN. A sa mort, il a pour successeur son neveu

1041-1042. MICHEL V LE CALAFAT, jusqu'au jour où, à la suite d'une révolte, il abdique et se fait moine.

1042-1050. ZOÉ et } Ces deux filles de Constantin VIII règnent ensemble, mais Zoé se remarie, et son époux
1042-1056. THÉODORA. }

1042-1055. CONSTANTIN IX MONOMAQUE continue de régner après la mort de sa femme. La survivante, Théodora, élève au trône

1056-1057. MICHEL VI LE STRATIOTIQUE, qui est détrôné par son successeur.

9*.

1057-1059. ISAAC Ier COMNÈNE. Celui-ci abdique pour cause de maladie et nomme pour son successeur, après le refus de son frère,

1059-1067. CONSTANTIN X DUCAS; celui-ci laisse en mourant un fils mineur.

1067-1078. MICHEL VII PARAPINACE. Eudocie, mère de

celui-ci, épouse et nomme collègue à l'empire

1068-1071. ROMAIN IV DIOGÈNE; celui-ci, fait prisonnier par les Turcs, est déclaré déchu; pris à son retour, on lui crève les yeux; Michel abdique au bout de quelques années, se fait moine et cède le pouvoir à son frère Constantin, qui le cède lui-même à

1078-1081. NICÉPHORE III BOTANIATE, qui abdique et se fait moine.

9**.

1081-1118. ALEXIS I[er] COMNÈNE, neveu d'Isaac Comnène, est proclamé empereur.

1118-1143. JEAN II, dit Calo-Jean, fils d'Alexis.

1143-1181. MANUEL I[er], fils de Jean, a pour successeur son fils

1181-1183. ALEXIS II. Celui-ci est tué par le cousin de son père, qui lui succède.

1183-1185. ANDRONIC I[er] est détrôné et mis en pièces par le peuple révolté.

9***.

1185-1195. ISAAC II L'ANGE, parent des Comnènes, est proclamé empereur.

1195-1203. ALEXIS III, frère d'Isaac, le détrône et lui crève les yeux; le fils d'Isaac amène les Croisés sous les murs de Constantinople, et oblige son oncle à fuir; il prend le pouvoir avec son père aveugle.

1203-1204. ISAAC II, ALEXIS IV. Mais, au bout de quelque temps, Isaac meurt, Alexis est étranglé en prison, et l'on proclame empereur

